



Raison collective et progrès économique : la théorie du cycle de François Simiand

Fabien Vayssière

► To cite this version:

Fabien Vayssière. Raison collective et progrès économique : la théorie du cycle de François Simiand. Economies et finances. 2012. dumas-00817854

HAL Id: dumas-00817854

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00817854>

Submitted on 25 Apr 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Master 2 Recherche THEME
Économie et Sciences Humaines
Épistémologie, méthodes et théories

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
UFR 02 Sciences Économiques

Raison collective et progrès économique : la théorie du cycle de François Simiand

Mémoire de recherche

Présenté et soutenu par Fabien VAYSSIERE

Sous la direction de Madame Annie-Lou COT

Année universitaire 2011/2012

L'université de Paris I Panthéon-Sorbonne n'entend donner aucune approbation, ni désapprobation aux opinions données dans ce mémoire ; elles doivent être considérées comme propres à leur auteur.

Sommaire

Introduction générale :	4
Chapitre 1 : La mécanique du cycle et le progrès économique.....	20
Chapitre 2 : Les déterminants du cycle et la raison collective.....	41
Chapitre 3 : La théorie du cycle confrontée à la méthode positive.....	59
Conclusion générale :	78
Bibliographie :	81

Introduction générale :

Les théories de François Simiand sont aujourd'hui tombées dans l'oubli en science économique. Malgré une reconnaissance certaine, le sociologue et économiste de l'école durkheimienne n'est pas considéré comme un auteur important au sein de l'histoire de la pensée économique. De fait, sa théorie du cycle, morceau central de son œuvre, s'est retrouvée ensevelie sous un amas de critiques, dont certaines sont pour le moins très pertinentes.

On peut alors se demander en quoi l'étude d'un auteur dont la théorie centrale a été battue en brèche serait intéressante. Un changement de perspective est utile pour comprendre cela. Car il reste malgré tout dans les travaux de Simiand des écrits qui possèdent encore aujourd'hui un caractère instructif. Sa conception de la monnaie, détaillée dans son mémoire de 1934¹, est célèbre et pour le coup complètement originale, surtout si l'on se replace dans le contexte d'une époque dominée par une approche quantitativiste en ce domaine². Elle met l'accent sur les aspects « sociaux » de la monnaie et son rôle structurant pour les sociétés. Elle est ainsi une source d'inspiration pour certains auteurs « contemporains », parmi lesquels André Orléan³, qui cherchent à remettre au centre de l'économie marchande une monnaie aux caractéristiques sociales réévaluées par rapport à des conceptions plus « pauvres » qui la perçoivent seulement comme un voile et peinent à l'intégrer pleinement dans leurs modèles théoriques. Sa réflexion épistémologique est également intéressante. Sa critique de l'économie classique est essentiellement fondée sur l'approche dite « conceptuelle » qui caractérise ce courant. Cette critique, que nous détaillerons plus loin, nous semble encore terriblement pertinente. Ces deux aspects de son œuvre représentent certainement ce qu'il reste de plus « moderne » chez François Simiand.

À vrai dire, c'est sa conception de la méthode qui nous intéresse plus particulièrement. En tant que durkheimien, Simiand est l'héritier d'une philosophie qui attache une grande

1 SIMIAND, François, « La monnaie, réalité sociale », *Annales sociologiques*, série D, fasc. 1, p. 1-86, 1934. Repris dans MARCEL J-C et STEINER Ph, *Critique sociologique de l'économie*, Paris, PUF, 2006, p. 213-279 (nous citerons ici cette dernière version).

2 Irving Fisher a donné sa formulation de la théorie quantitative de la monnaie en 1911.

3 Dans *L'empire de la valeur*, l'économiste se base sur les écrits de Simmel et de Simiand pour dégager une conception « sociale » de la monnaie. Voir ORLEAN, André, *L'empire de la valeur*, Paris, Seuil, 2011, p. 145-187.

importance aux « faits ». La science doit être capable d'expliquer les relations entre ces derniers et ses résultats doivent absolument être confrontés à la réalité. La méthode de Simiand est particulièrement intéressante de par son aspect critique, mais également par cet objectif constant de « corroborer » la réalité. La réflexion sur le traitement de la question méthodologique chez Simiand, et, globalement, sur ses différents travaux, ne peut se passer d'une mise en perspective de sa formation, de son parcours, de ses rencontres, etc... La biographie que nous allons ainsi faire de François Simiand⁴ mettra l'accent sur les éléments fondateurs et indispensables pour bien comprendre l'évolution de sa pensée. Ceci nous permettra d'introduire ses apports en méthodologie, puis la problématique de ce travail.

Section 1 : Un philosophe durkheimien

Il faut signaler ici que la biographie que nous donnons n'a pas pour but de tendre vers l'exhaustivité. Il existe de nombreux ouvrages et articles très bien conçus qui décrivent en détail la vie et l'œuvre de Simiand. Il s'agit ici de relever les aspects qui seront importants dans l'optique de recherche que nous allons suivre.

François Simiand est né le 18 Avril 1873 à Gière, dans l'Isère. Ses origines sociales sont modestes, mais il est un élève intelligent et déterminé. Cela lui permettra de franchir des étapes prestigieuses, parmi lesquelles des études au lycée Henri IV, endroit où il suivra les cours d'un certain Bergson qui le remarquera. Par la suite, il sera reçu au second rang de l'Ecole Normale Supérieure en 1892, et deviendra cacique de l'agrégation de philosophie en 1896. Nous avons donc à faire à un élève brillant, qui possède au départ un cursus et un profil de philosophe.

Malgré ses prédispositions à la philosophie, il se tourne vers l'étude des questions sociales et l'économie. Il soutient en 1904 une thèse de droit option science politique intitulée *Le Salaire des Ouvriers des Mines en France*⁵ et cette étude le conduit à donner une première formulation de sa théorie de l'action économique individuelle⁶. La lecture de ce travail nous permet déjà de relever l'importance que Simiand accorde aux faits et sa volonté de

4 Cette biographie s'inspire largement des contributions suivantes : FROBERT, Ludovic, *Le travail de François Simiand*, Paris, Economica, 2000 ; BESNARD, Philippe, « La formation de l'équipe de l'Année sociologique », *Revue française de sociologie*, Volume 20, numéro 1, 1979, p. 7-31 ; BESNARD, Philippe, « Le groupe durkheimien et le combat épistémologique pour la sociologie », dans GILLARD, L. et ROSIER, M. (sous la direction de), *François Simiand (1873-1935) : Sociologie – Histoire – Économie*, Amsterdam, édition des archives contemporaines, 1996, p. 25-29 ; BOUVIER, Jean, « Feu François Simiand ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 28ème année, numéro 5, 1973, p. 1173-1192 ; FEBVRE, Lucien, « François Simiand (1873-1935) », *Annales d'histoire économique et sociale*, T.7, numéro 34, 1935, p. 391.

5 Un ouvrage tiré de cette thèse paraîtra en 1907 : SIMIAND, François, *Le salaire des ouvriers des mines de charbon en France. Contribution à la théorie économique du salaire*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1907.

6 Nous aurons l'occasion de revenir sur cette dernière plus loin dans notre exposé. Voir, *supra*, chapitre 2.

« théoriser ».

En vérité, cette méthode est déjà très liée à celle que Durkheim préconise. Ce n'est pas très étonnant car c'est lors de cette période que Simiand commence son travail dans l'équipe de *L'Année Sociologique*. Responsable de la 5ème section de cette revue, intitulée « sociologie économique », il est considéré comme l'indiscutable « maître » de cette dernière et développe une autonomie qui peut expliquer une certaine liberté dans le choix de ses thèmes de recherche. Pour Philippe Besnard, Simiand a pris une place importante au sein de l'équipe de Durkheim : « il y occupe une position centrale et il est une pièce maîtresse dans le dispositif durkheimien d'établissement de la sociologie »⁷. Membre de « l'état-major » de ce groupe en compagnie de Durkheim lui-même, ainsi que d'autres sociologues et intellectuels comme Hubert, Mauss, Fauconnet voire Bouglé, son opinion est régulièrement consultée et prend assez souvent un caractère décisif.

Son travail au sein de l'équipe de *L'Année Sociologique* consiste essentiellement en la publication de nombreux comptes-rendus d'ouvrages⁸ dans le domaine relevant de sa rubrique. Contrairement à certains de ses homologues, Simiand ne s'aventure que très peu dans les autres sections et développe une véritable spécialisation en économie : « Simiand règne sur sa rubrique et ne sort pas de son royaume »⁹. Cette spécialisation conforte son autonomie au sein du groupe durkheimien, elle fait de lui « une pièce maîtresse dans le dispositif d'institutionnalisation de la sociologie »¹⁰. En effet, Durkheim lui-même a progressivement laissé le thème de l'économie à la seule responsabilité de François Simiand¹¹.

Cette autonomie qui, nous l'avons dit, lui a probablement offert certaines libertés dans ses recherches, se mesure également à la reconnaissance des compétences de Simiand par des auteurs extérieurs au groupe durkheimien. Ainsi, il publie dans d'autres revues, parmi lesquelles la *Revue de métaphysique et de morale*, où il rédige d'ailleurs les comptes-rendus de *L'Année Sociologique* elle-même, preuve marquante de la distance qu'il sait prendre en certaines occasions sur cette dernière. Il faut signaler que bien que durkheimien et adhérent sans conteste aux principes de Durkheim, Simiand n'hésite pas lorsqu'il en sent le besoin à critiquer le travail

7 BESNARD, Philippe, « Le groupe durkheimien et le combat épistémologique pour la sociologie », *op.cit.*, p. 26.

8 Philippe Besnard a dénombré ces comptes-rendus et le chiffre est impressionnant : 254 comptes-rendu dont 139 de plus d'une page, auxquels il faut ajouter 338 notices et 15 textes d'introduction aux sections et sous-sections. *Ibid.*, p. 26.

9 *Ibid.*, p. 28.

10 *Ibid.*, p. 26.

11 À ce sujet, voir STEINER, Philippe, « Le fait social économique chez Durkheim », *Revue française de sociologie*, Volume 33, numéro 4, 1992, p. 641-661. Ou encore : STEINER, Philippe, « Religion et économie : Mauss, Simiand et le programme durkheimien », *Revue française de sociologie*, Volume 42, numéro 4, 2001, p. 695-718.

du père de la sociologie française. Besnard relève par exemple son compte-rendu du *Suicide*¹², « le meilleur certainement qui ait jamais été fait de ce livre »¹³, dans lequel Simiand se lance dans une critique sans concession de la conception des faits sociaux de Durkheim. Au final, comme le résume Besnard, « on voit que Simiand, tout en s'identifiant complètement au projet de *L'Année*, est très éloigné d'une attitude révérencieuse à l'égard de Durkheim »¹⁴. Parmi les autres revues auxquelles il participe, il faut également signaler le rôle fondateur de Simiand dans la création de la revue *Notes Critiques. Sciences Sociales*, ainsi que ses publications régulières dans la *Revue du Mois*. Tous ces travaux « annexes » font de lui un auteur respecté par une large partie de la communauté scientifique en sciences sociales.

Comment l'appartenance à l'école durkheimienne peut expliquer certains pans des travaux de Simiand ? Nous l'avons déjà évoqué, la question de la méthode est importante, et chez Simiand la conception de cette dernière est intimement liée aux *Règles de la méthode en sociologie*. Nous reviendrons sur ce point plus loin. Ce qu'il faut relever ici, c'est la propension du groupe durkheimien à l'impérialisme sociologique. L'installation du courant durkheimien et son institutionnalisation donnent un exemple intéressant de la création d'un programme de recherche. Le noyau-dur de ce programme semble tourner autour des ouvrages fondateurs de Durkheim et de *L'Année Sociologique*. Tous les auteurs « durkheimiens » se réfèrent explicitement ou implicitement à ce noyau-dur. On peut également y voir un paradigme cherchant à légitimer, à côté des sciences naturelles, une science sociale qui en s'appuyant sur une méthode établie, aurait pour objectif l'explication des faits sociaux. Le travail des durkheimiens sera donc en partie un travail de combat contre les autres disciplines qui prétendraient détenir la clef de compréhension du fait social. La sociologie telle qu'elle se conçoit à ce moment-là doit « dominer » des disciplines telles que l'économie, la géographie ou la psychologie. Ces dernières sont des « branches »¹⁵ de la sociologie. C'est cette attitude que nous qualifions d'impérialiste. *L'Année Sociologique* offre alors à ces auteurs un terrain idéal pour étendre la frontière de la sociologie et donner à celle-ci toute la légitimité institutionnelle nécessaire :

« Elle [*L'Année*] permet, par sa nature de bibliographie critique, d'annexer les savoirs produits

12 SIMIAND, François, « L'année sociologique 1897 », *Revue de métaphysique et de morale*, 6, 1898, p. 608-653.

13 BESNARD, Philippe, « Le groupe durkheimien et le combat épistémologique pour la sociologie », *op.cit.*, p. 27.

14 *Ibid.*, p. 28.

15 Dans la préface du *Suicide*, Durkheim utilise ce terme pour différencier ces disciplines de celles qui sont « auxiliaires », c'est-à-dire celles sur lesquelles la sociologie n'a pas d'influence (l'histoire, l'ethnographie, la statistique).

par d'autres disciplines et de faire valoir le point de vue sociologique dans les domaines d'études existants, légitimant ainsi la prétention de la sociologie de légiférer sur tous les aspects de la vie de l'homme en société, d'être le « corpus » ou le « système des sciences sociales » »¹⁶

Simiand a participé à deux niveaux à ce processus de légitimation de la sociologie. Premièrement, en prenant part aux débats généraux sur la conception de l'étude du fait social. C'est ainsi qu'il a mené une lutte acharnée contre l'histoire « historisante », qui ne parvient pas à comprendre les lois régissant l'évolution des sociétés, et contre l'économie néoclassique, « conceptuelle ». Nous reviendrons plus loin sur ces combats. Ce qu'il faut retenir ici, c'est que Simiand n'hésite pas à prendre de la hauteur en attaquant de front des disciplines « rivales ». Il reste agrégé de philosophie et sa compétence sur les questions épistémologiques en général est reconnue. Le second niveau est celui de son activité au sein de *L'Année* et plus précisément le travail au sein de sa section pour développer et légitimer la sociologie économique.

La place centrale que prend Simiand dans ce combat s'explique en grande partie par la posture radicale de cet auteur en matière « d'impérialisme ». Philippe Besnard n'hésite d'ailleurs pas à écrire que « l'expression d'impérialisme sociologique est [...] trop faible pour qualifier la position de François Simiand, puisque, pour lui, il n'y a qu'une science sociale : la sociologie »¹⁷. Nous verrons plus loin que cette posture n'est pas sans conséquences sur ses travaux en économie et notamment sa théorie du cycle.

Il est temps pour nous, maintenant que nous connaissons sa formation et ses influences, d'entrer davantage dans le détail des travaux de François Simiand. Comme nous l'avons annoncé, nous allons à présent étudier sa conception de la méthode en science économique, puisqu'elle est essentielle pour lui et à la base de tous ses travaux.

Section 2 : La conception de la méthode

La question de la méthode en science économique prend dès ses premiers écrits une importance considérable. En 1899 déjà, Simiand écrit un article¹⁸ visant à mettre en avant les erreurs de la théorie classique dans sa conception de la rationalité individuelle. Il va publier en 1912 *La méthode positive en science économique*¹⁹, ouvrage central sur cette question de la méthode et qui rassemble plusieurs de ses articles, conférences, dans lesquels il fait

¹⁶ *Ibid.*, p. 26.

¹⁷ *Ibid.*, p. 27.

¹⁸ SIMIAND, François, « Déduction et observation psychologiques en économie sociale », *Revue de métaphysique et de morale*, numéro 7, 1899, p. 446-462.

¹⁹ SIMIAND, François, *La méthode positive en science économique*, Paris, Alcan, 1912.

essentiellement la critique de la théorie classique ou néoclassique (l'économie qu'il appelle « conceptuelle ») en ce domaine. Bien que très intéressants et instructifs, il nous semble que ces textes ne sont pas suffisants pour bien percevoir l'étendue de la réflexion épistémologique de Simiand. Il manque l'aspect « concret » de cette dernière, c'est-à-dire la description d'une science qui, débarrassée des « dangers » du conceptualisme, doit tendre vers une approche « positive ». Certains textes écrits après 1912 sont à ce titre intéressants car ils fournissent une vision précise de la manière dont Simiand entend « réaliser » la science économique positive.

Encore une fois, notre but ne sera pas ici de tendre vers l'exhaustivité. Cette présentation ayant pour objectif d'introduire la problématique de ce mémoire, nous opérerons des choix et relèverons les aspects qui nous paraissent essentiels pour la bonne compréhension de la suite de ce travail. Nous étudierons ainsi le postulat fondamental de Simiand, qui peut se résumer très simplement, et ce qui découle de ce postulat. Nous passerons également par la critique qu'adresse Simiand à l'économie « conceptuelle » et celle-ci nous permettra d'aborder son rejet du finalisme, thème auquel il accorde une place importante.

Comme Sophie Jallais le constate²⁰, la question de la méthode chez Simiand peut se résumer en un postulat très simple, selon lequel *la science économique doit permettre de connaître et d'expliquer la réalité économique*. Il attache ainsi une importance fondamentale aux faits en tant que ceux-ci représentent une réalité qu'une science positive bien constituée doit appréhender. Pour être validée, une théorie doit sans cesse vérifier les relations établies (constatées) entre les faits. Afin d'établir ces relations, Simiand utilise la méthode statistique et les variations concomitantes. Il s'agit de rentrer dans le détail de ces préceptes fondamentaux.

D'une manière générale, comme nous l'avons dit, la science économique doit permettre la compréhension et l'explication de la réalité économique. Philippe Adair tente ainsi un rapprochement de Simiand avec Popper :

« La position de Simiand rejoint celle de Popper au sens où la science n'est pas pure spéculation mais vise à offrir une explication d'un phénomène réel, une réponse théorique à un problème empirique »²¹

20 JALLAIS, Sophie, « Nature et rôle de l'observation en « science économique » », dans GILLARD, L. et ROSIER, M. (sous la direction de), *François Simiand (1873-1935) : Sociologie – Histoire – Économie*, Amsterdam, édition des archives contemporaines, 1996, p. 125.

21 ADAIR, Philippe, « Une mise en parallèle avec Mitchell », dans GILLARD, L. et ROSIER, M. (sous la direction de), *François Simiand (1873-1935) : Sociologie – Histoire – Économie*, Amsterdam, édition des archives contemporaines, 1996, p. 63.

Adair résume la méthode de Simiand en trois positions. La première se situe « en amont » de la théorie, c'est celle de « l'induction pure » : toute hypothèse doit être vérifiée expérimentalement. La vérité des propositions déduites dépendra de celle des hypothèses. La seconde rapproche davantage Simiand de Popper : il s'agit de la fonction de réfutation qu'il accorde à l'expérience. Tant que « l'observation est conforme, le rapport d'influence cherché est établi »²². La troisième position se situe « en aval » de la théorie : « la valeur de science dépend essentiellement de la valeur des prémisses d'un côté, et de la valeur des conséquences de l'autre »²³. Adair est plus critique sur la dernière position car selon lui, celle-ci « le conduit à mélanger inconsidérément l'induction et la réfutation en les plaçant sur un même plan »²⁴.

En restant à ce niveau très général, on constate que Simiand accorde beaucoup d'importance aux hypothèses et à l'expérience en tant que « test » de la théorie. On demeure dans une approche assez popperienne, comme l'a bien relevé Adair. Il s'agit à présent d'explicitier ce que Simiand entend par « explication de la réalité économique », car c'est ainsi que l'on comprend comment concrètement la « science positive » telle qu'il l'élabore peut se réaliser.

Dans son article intitulé « La théorie expérimentale en science économique positive »²⁵, Simiand rentre dans le détail de la réalisation d'une approche scientifique positive. Il montre tout d'abord que l'étude des faits reste à la base de tout :

« [...] nous voulons reconnaître à ces données de fait une importance première, avec cet objectif essentiel de les soumettre à une élaboration de recherche théorique, qui, seule, est proprement œuvre de science »²⁶

Simiand ne peut pas être plus clair. Seule est « œuvre de science » une approche qui accorde une importance centrale aux faits. L'empirisme de Simiand est assez connu mais ne doit cependant pas être confondu avec un empirisme naïf. En effet, il ajoute un peu plus loin : « [...] nous voulons [...] chercher exclusivement cette théorie dans *un traitement méthodique des données de fait* »²⁷. Une théorie expérimentale doit donc s'appuyer sur des « données de fait » qui ont elles-mêmes subies un « traitement méthodique » : « c'est ce double trait

22 SIMIAND, François, *La méthode positive en science économique*, *op.cit.*, p. 28-29.

23 *Ibid.*, p. 120.

24 ADAIR, Philippe, « Une mise en parallèle avec Mitchell », *op.cit.*, p. 64.

25 SIMIAND, François, « La théorie expérimentale en science économique positive », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, T. 110, PUF, 1930, p. 161-176.

26 *Ibid.*, p. 162-163.

27 *Ibid.*, p. 163. C'est nous qui soulignons.

différentiel qui m'a paru être le caractère majeur de cette tentative »²⁸. Ceci est la condition indispensable d'une théorie positive bien constituée.

« Nous n'aurons atteint une théorie positive véritable que lorsque, et dans la mesure où la formulation systématique sera conforme et comme asservie à cette réalité »²⁹

Les mots utilisés sont forts : Simiand parle bien « d'asservissement » de la « formulation systématique » à la réalité. Cela témoigne de la radicalité de Simiand en cette matière ; il possède bel et bien cette volonté affirmée d'établir une théorie qui « rende compte » de la réalité. D'où l'importance accordée aux faits, qui « représentent » cette dernière, d'où le traitement méthodique de ces faits, sans quoi nous tombons dans l'empirisme naïf, d'où la réfutation de la théorie possible lorsque la « réalité » ne vérifie pas les préceptes de la « formulation systématique ».

Malgré l'importance accordée aux faits, Simiand n'enlève pas tout crédit à l'abstraction. Simplement, et encore une fois, cette dernière doit « suivre la réalité » plutôt que la créer de toute pièce :

« Cela veut dire, non pas assurément que l'esprit ne puisse avoir à simplifier le donné pour l'étudier, c'est-à-dire à *abstraire*, mais cette abstraction devra suivre « les articulations mêmes de la réalité » »³⁰

Nous verrons plus loin que Simiand utilise lui-même l'abstraction et il est évident pour lui que celle-ci est indispensable à toute démarche scientifique : « Il [le scientifique] doit employer ces abstractions et travailler sur elles, car elles seules lui permettent d'exprimer l'objet même de l'étude et d'atteindre la relation propre à entrer dans une science »³¹. Seulement, c'est la réalité, les « données de faits », qui doivent guider cette abstraction. Le rapport avec le réel est encore une fois premier. On peut ici se demander toutefois comment concrètement les faits peuvent engendrer une « bonne abstraction » au sens où l'entend Simiand, car le scientifique choisira toujours les faits qui lui permettent d'aboutir à telle abstraction ou à telle autre, et l'on peut se retrouver dans une forme de finalisme que Simiand critique par ailleurs³². Ce point n'est

28 *Ibid.*, p. 163.

29 *Ibid.*, p. 163.

30 *Ibid.*, p. 164.

31 SIMIAND, François, « Méthode historique et science sociale », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 15ème année, numéro 1, 1960, p. 90.

32 Nous reviendrons sur sa critique du finalisme plus loin dans cette présentation.

cependant pas essentiel et l'on comprend bien où l'auteur veut en venir.

Une fois cette importance dévolue aux faits reconnue, il faut signaler que ce qui fonde une démarche positive bien constituée pour Simiand, c'est une double attitude de *constatation* et d'*interprétation*. Simiand veut dépasser la description pure et simple, le scientifique doit ajouter quelque chose à cette dernière. C'est d'ailleurs pour cela qu'il s'oppose à la démarche historique, qui ne parvient pas à dégager des faits une véritable explication :

« Sans doute, elle [la démarche historique] et la nôtre ont ce commun souci de s'attacher essentiellement à des constatations sur les faits. Mais pour la nôtre, on l'a vu, ce n'est là qu'un premier stade : encore qu'indispensable, nous nous y attachons et même, dans une certaine mesure, nous le déterminons en vue de le dépasser et d'arriver à des relations entre ces faits et d'autres, et si possible enfin à une explication de ces faits... »³³

Pour Simiand, la constatation des relations entre les faits n'est qu'une étape que la science positive doit dépasser : « il faut que la nature de cette correspondance soit reconnue et éprouvée, c'est-à-dire, *il faut dépasser l'empirisme pur et simple et passer à l'interprétation de la liaison* »³⁴. Étant donné que la science économique a pour but « d'expliquer et de comprendre la réalité économique », elle ne doit pas être une accumulation de faits sans théorie. Ceci se comprend aisément, et c'était de toute manière déjà explicite au moment où Simiand parlait d'une « formulation systématique » qui devait être « asservie à la réalité ». Mais cela nous permet de bien mettre en avant cette distance que prend Simiand sur l'histoire.

L'explication étant indispensable à toute science, encore faut-il savoir comment elle doit être réalisée. La méthode que choisit Simiand est celle des « variations concomitantes ». Robert Marjolin définit bien cette méthode dans sa thèse parue en 1941 :

« Il s'agit, étant donné un fait à expliquer [...], d'examiner les rapports que ce fait peut avoir avec tout autre fait possible et de dégager de cette confrontation une explication satisfaisante pour la raison »³⁵

Notons qu'il semble y avoir une ambiguïté lorsqu'on compare cet extrait et ce que Simiand entend par « explication ». On peut lire chez ce dernier le passage suivant :

33 SIMIAND, François, *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie*, Volume 2, Paris, Alcan, 1932, p. 561.

34 *Ibid.*, p. 561. C'est nous qui soulignons.

35 MARJOLIN, Robert, *Prix, monnaie et production*, Paris, PUF, 1941, p. 332.

« [...] expliquer un fait M au sens d'une science positive, c'est établir entre ce fait et un autre fait A[...] *une relation de forme universelle* (Tout M est lié à A) et non point de forme particulière (Quelques M sont liés à A, ou sont liés à quelques A) »³⁶

Nous ne savons plus très bien si l'explication se réfère aux rapports des faits entre eux (ainsi que semble le penser Simiand) ou si elle est « supérieure » à ces rapports, dans le sens où, comme semble le penser Marjolin, elle est « dégagée » de ces derniers. Lorsque l'on suit Simiand et que l'on revient à sa définition première de la science économique positive, on sait que cette dernière a pour but « de connaître et d'expliquer » de la réalité. « Interprétation » et « explication » semblent alors se confondre comme quelque chose de « supérieur » ou « postérieur » aux relations constatées entre les faits, quelque chose « d'intelligible à la raison ». À vrai dire, cette distinction n'est jamais très claire dans les écrits de Simiand.

En tous les cas, nous avons introduit la définition que donne Simiand d'une explication économique, et nous voyons que celle-ci est très liée à la notion de cause. Simiand développe de longs paragraphes sur l'établissement d'une relation de causalité entre les différentes « données de faits » qui ont été constatées. Il s'agit en effet de prendre certaines précautions. Parmi celles-ci, et en reprenant l'exemple des deux faits A et M, il faut vérifier lorsqu'un lien a été établi de A vers M, que M n'ait pas de relations avec d'autres variables, « car si nous ne le faisons, nous risquons de nous arrêter à une relation partielle ou conditionnée, ou même illusoire »³⁷. Une fois la relation établie, il est également important de bien prendre connaissance du sens de celle-ci. Nous allons introduire ici une terminologie propre à Simiand et qui est très importante dans sa démarche. Il parle sans cesse de faits « conditionnés » et de faits « conditionnant », en essayant toujours de reconnaître ce caractère si essentiel dans le fait :

« [...] nous ne pourrions nous dispenser, dans une seconde mais essentielle part de la recherche, d'examiner ce que signifie cette relation dans les faits, de reconnaître si elle témoigne d'une dépendance de l'un à l'autre (et non uniquement d'une concomitance) et, si c'est le cas, de donner une attention majeure au sens de la dépendance, s'il peut être atteint ; et nous attacherons bien une importance essentielle à déterminer, si possible, des deux éléments trouvés en correspondance, si c'est le premier qui conditionne le second , ou bien le second le premier »³⁸

Cette recherche constante du conditionné et du conditionnant fonde une partie

36 SIMIAND, François, « La théorie expérimentale en science économique positive », *op.cit.*, p. 166. C'est Simiand qui souligne.

37 *Ibid.*, p. 168.

38 *Ibid.*, p. 171.

importante de son travail, une condition nécessaire à une « bonne explication ».

Rappelons que Simiand s'est fixé pour but de dégager une relation qui soit « générale et universelle ». C'est ce qui le distingue des historiens, qui pour lui opèrent « une liaison empirique du particulier au particulier »³⁹. L'effort scientifique pour déterminer la cause doit se faire dans deux directions. Il s'agit premièrement de « dégager l'antécédent le plus prochain, l'antécédent immédiat, ou, si l'on peut dire, le plus immédiat » et deuxièmement « d'atteindre l'antécédent non substituable ou le moins substituable »⁴⁰. Remarquons que ceci fonde une vision du progrès scientifique comme dégagement d'un antécédent toujours plus proche et toujours plus « directement lié » au fait.

Cette recherche des causes, de leur force, de leur sens de variation est ce qui fonde une démarche positive, mais elle n'est pas suffisante. Nous l'avons dit, le scientifique doit « ajouter quelque chose de plus » pour que cet enchaînement de causes soit compréhensible :

« Supposons que nous ayons obtenu, et en conditions de preuve suffisante, des relations du type que nous venons de définir par ces traits formels et relatifs ; nous aurons atteint un résultat qui serait assurément de science, et de science positive, et déjà assez remarquable, compte tenu de la complexité et des limitations d'études en notre domaine. Pouvons-nous dire cependant que nous en serions parfaitement satisfaits, et que nous ne devons pas encore viser, si possible, à quelque chose de plus ? »⁴¹

Ce « quelque chose de plus » est lié à un effort de rationalité que doit opérer le scientifique :

« C'a a été et ce continue d'être, semble-t-il bien dans toutes les sciences, une aspiration et, quand elle est satisfaite, une supériorité que de pouvoir en outre reconnaître que cette liaison est rationnelle »⁴²

L'interprétation que donne le scientifique doit donc être fondée en raison. Remarquons ici que cela ne rapproche pas forcément la méthode de Simiand de l'approche conceptuelle, car pour lui la liaison ne se conçoit pas nécessairement comme analytique, elle « apparaît répondre à la raison en ce qu'elle ne pourrait pas être autre [...], en ce qu'elle n'apparaît pas, directement ou indirectement, contingente [...] »⁴³. Cette lutte contre la contingence des causes est

39 *Ibid.*, p. 166.

40 *Ibid.*, p. 166.

41 *Ibid.*, p. 175.

42 *Ibid.*, p. 175.

43 *Ibid.*, p. 175.

finalement ce qui caractérise bien, nous semble-t-il, cette méthode positive. Il s'agit, comme Simiand l'a écrit lui-même, de « faire comprendre » un enchaînement de causes. En creux se trouve de nouveau cette critique de l'histoire, qui se « contente » selon Simiand d'accumuler les faits sans dégager un cadre permettant de les structurer de manière intelligible.

Pour conclure cette présentation de la partie « positive » de la méthode, il est important de signaler que Simiand, pour son traitement méthodique des faits, opère une classification de ces derniers. Il fournit les détails de cette classification dans *La méthode positive en science économique*⁴⁴. Ce qu'il faut retenir ici, c'est que le traitement méthodique que compte réaliser Simiand le pousse à classer les faits dans des « catégories » qui font sens, et qu'il nomme « ordres de faits ». Divers faits seront ainsi répertoriés dans « l'ordre de la production », puis celui de la « répartition », etc... Cette classification revêt une importance particulière pour Simiand, car si une science a pour but d'expliquer la réalité, « elle donne, en même temps qu'une vue juste de l'ensemble et de ses parties [...], une présomption des dépendances dont il faut s'inquiéter, elle éclaire l'une par l'autre les recherches sur des objets dont la nature, sous des apparences peut-être diverses, est en réalité voisine, elle économise l'effort et le guide [...] »⁴⁵. En bref, cette classification, par son caractère méthodique, permet un traitement adéquat des « données de faits ».

Il nous faut également évoquer l'utilisation par Simiand de l'outil statistique. Il se situe ici parfaitement dans la lignée de la tradition durkheimienne. La statistique lui permet « d'objectiver » les variations entre les « données de faits ». Simiand est en accord avec cette évidence selon laquelle l'expérience en science sociale ne peut avoir le même statut que dans les sciences de la nature. La statistique lui permet d'avoir un « moyen d'expérimentation et de preuve »⁴⁶. Afin de ne pas alourdir notre propos, nous ne rentrerons pas plus dans les détails, mais il nous semblait important de signaler toute l'importance que Simiand accorde à la statistique dans l'administration de la preuve.

Nous avons à présent une vision assez claire de la façon dont Simiand entend mener sa « science économique positive ». Il est temps de faire rentrer dans l'analyse la critique assez forte qu'il produit à l'encontre de la « méthode conceptuelle », notamment sur le finalisme qui caractérise cette dernière, car cette critique nous permet de mieux comprendre la philosophie générale de Simiand.

44 SIMIAND, François, *La méthode positive en science économique*, op.cit., p. 153-177. Cette classification s'est plus ou moins forgée dans les articles de *L'Année Sociologique*.

45 *Ibid.*, p. 153-154.

46 SIMIAND, François, *Statistique et expérience. Remarques de méthode*, Paris, Rivière, 1922, p. 1.

Avant toute chose, il faut signaler que nous avons souvent utilisé le terme de « méthode conceptuelle » sans vraiment le définir. Nous allons ainsi donner la définition que Simiand a produit lui-même :

« Par économie conceptuelle, nous voulons d'un mot désigner ici cette façon de traiter l'objet de la science économique selon laquelle on étudie et on analyse cet objet par les idées que l'esprit de l'économiste s'en fait ou en accepte, et où l'on rend compte de ce qui s'y passe ou pourrait s'y passer par la formulation idéologique aussi des relations et explications qui paraissent à l'esprit acceptables et satisfaisantes »⁴⁷

Simiand reconnaît à cette approche la qualité de « théoriser » et de ne pas se contenter de « d'une connaissance purement empirique [...], ne dépassant pas le fait pour le fait »⁴⁸. Cette approche pourrait en réalité prétendre à « une connaissance purement scientifique » si elle était « dégagée de thèses et de préoccupations finalistes et intéressées »⁴⁹. Or, c'est bien là le reproche que Simiand formule à l'encontre de cette méthode, à savoir le finalisme qui la sous-tend. Ce dernier est le principal ennemi de Simiand, lui qui écrit :

« Si la science économique a pour objet de connaître et d'expliquer la réalité économique, elle n'a pas pour objet de construire un idéal économique, ou de déterminer une pratique économique, même rationnelle »⁵⁰

Cette tendance à construire un idéal économique plutôt qu'à se borner à connaître et expliquer la réalité, Simiand la constate chez les économistes classiques ou néoclassiques qui le précèdent. Les questions qui sont posées par ces derniers engendrent une science économique qui serait normative plutôt que positive :

« Le problème qui implicitement ou explicitement sera au fond de toute théorie sera un problème de la forme : quelle est et comment se réalise la production la plus économique ? La répartition la meilleure ? [...] Comment assurer au plus grand nombre possible d'individus la somme de biens la plus grande possible ? »⁵¹

Cette critique nous semble encore tout à fait pertinente, lorsque l'on considère l'idéal

47 SIMIAND, François, *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie*, Volume 2, *op.cit.*, p. 541.

48 *Ibid.*, p. 541.

49 *Ibid.*, p. 541.

50 SIMIAND, François, *La méthode positive en science économique*, *op.cit.*, p. 180.

51 *Ibid.*, p. 180-181.

économique d'équilibre implicite présent dans les manuels de microéconomie. On comprend très bien en quoi cette détermination – plutôt que le constat – d'un idéal va à l'encontre de tous les principes de Simiand. Ce dernier est particulièrement critique à l'égard des préconceptions qui déterminent le choix des hypothèses dans l'approche conceptuelle, notamment celles qui concernent les comportements des individus⁵², obtenues par « introspection » et non par l'intermédiaire d'une méthode expérimentale. Encore une fois, même si Simiand ne refuse pas l'abstraction, celle-ci doit suivre la réalité et non l'inverse. Cette volonté d'une théorie « asservie » à la réalité explique le combat de Simiand contre le finalisme. Nous pensons que ce dernier dessine par ailleurs le trait le plus prégnant de son épistémologie. C'est d'ailleurs dans la partie où il détaille le pourquoi de cette lutte qu'il livre une définition particulièrement nette de ce qu'est une science économique positive, car mise en perspective avec ce « finalisme normatif » :

« Un problème de science positive est de la forme : comment tel fait s'explique-t-il ? Quelle est la cause, quels sont les effets de tel phénomène ? Non de la forme : comment peut être obtenu tel résultat ? Quels sont les moyens pour telle fin ? Une théorie de science positive est constituée par l'explication causale, à forme de loi, d'un phénomène ou d'une catégorie de phénomènes ; elle n'est pas la détermination idéale d'un certain système hypothétique de relations entre éléments conçus par l'esprit »⁵³

Section 3 : Objectifs de ce mémoire

Nous venons de détailler la méthode de Simiand en opérant, comme annoncé, des choix. Nous aurions pu détailler davantage la critique que produit Simiand en attaquant de front l'économie « abstraite » et « mathématique ». Mais ce qui nous intéresse avant tout, c'est cette lutte féroce contre le finalisme. Elle nous semble bien entendu fondée et parfaitement à sa place dans la vue d'une science économique positive. Mais à la lumière de ce qu'on a pu voir de sa méthode « propre », on peut se demander si la volonté de « faire comprendre » les relations de causalité entre les faits n'engendrerait pas un « rationalisme forcé » qui rapprocherait Simiand d'un certain finalisme.

La science économique doit dégager des lois pour Simiand, elle a pour but de fournir une explication des relations entre les différents faits ou « catégories de faits ». Simiand

52 Simiand différencie deux sortes de « prémisses » : les propositions portant « sur les choses extérieures » et celles concernant la psychologie de l'individu. *Ibid.*, p. 190.

53 *Ibid.*, p. 183.

critique les théories sans faits (l'économie conceptuelle qui fabrique des « systèmes hypothétiques de relations entre éléments *conçus par l'esprit* ») mais il ne veut pas non plus une accumulation de faits sans théorie (à laquelle aboutit la démarche historique). Cette double critique permet de situer Simiand, il se base sur les faits mais tente de dégager des relations entre ces derniers une « liaison rationnelle ». C'est le statut de cette rationalité qui doit être questionné.

Nous l'avons évoqué en préambule de cette introduction : la démarche de Simiand est intéressante de par les perspectives qu'elle offre à la science économique. La volonté de « connaître et expliquer la réalité économique » semble être un objectif au moins louable, sinon indispensable à une science économique bien constituée. Mais il s'agit de voir si dans l'application de cette méthode, Simiand respecte bien ses propres principes.

Pour vérifier cela, nous étudierons sa théorie du cycle, travail théorique essentiel du sociologue. De la même manière que Durkheim a employé les principes de sa méthode pour la première fois dans son étude du suicide⁵⁴, c'est à travers son étude des fluctuations longues que Simiand a éprouvé la sienne. Son attachement à la méthode est tel qu'il revient sans cesse aux préceptes qu'il a fournis, rendant parfois la lecture de ses ouvrages fastidieuse⁵⁵. Mais cette volonté de respecter scrupuleusement une méthode établie et d'expliquer précisément au lecteur la démarche suivie doit être soulignée et saluée.

Cette théorie du cycle est particulièrement originale par rapport à celles de ses contemporains en ce sens qu'elle utilise de manière systématique une méthode bien précise. Le résultat auquel elle aboutit est celui d'un progrès économique spontané, non voulu de manière consciente par les individus, mais bien réel. En réalité, si l'on parcourt l'ensemble de l'œuvre de Simiand, on comprend mieux comment on aboutit à ce progrès économique. La conception de la monnaie et de la psychologie des individus sont au fondement de ce que Simiand appelle une « raison collective », laquelle entraîne « providentiellement » le progrès. On reconnaît ici le rationalisme de Simiand mais on perçoit aussi, et surtout, une dérive possible de la méthode positive. La question est donc de savoir s'il n'existe pas une contradiction entre la méthode prescrite par Simiand et son application concrète. Plus concrètement, Simiand respecte-t-il bien sa philosophie dans la construction de sa théorie du cycle ? Le terme « philosophie » ne nous semble pas usurpé, la question du rejet du finalisme dépasse la simple question de l'application d'une méthode, il s'agit bien d'une certaine conception de la science. Si nous en arrivons au dégagement d'une « dérive » au sens d'un « rationalisme forcé » de la théorie, d'une volonté de

54 DURKHEIM, Émile, *Le Suicide : Étude de sociologie*, Paris, Alcan, 1897.

55 D'autant que son style d'écriture est pour le moins alambiqué.

« faire comprendre coûte que coûte », alors il faudra se poser la question du pourquoi de cette dérive. Nous verrons qu'il est possible de voir en l'appartenance de Simiand à l'école durkheimienne une explication de cette dernière.

En creux se trouve bien la question de la possibilité d'une science économique positive. Ou, plus précisément, la question de la possibilité de lois économiques tirées des faits, sans prénotions, comme l'entend Simiand. C'est pour cela que l'étude de l'application de sa méthode est si importante : s'il a échoué cela est aussi porteur d'enseignements.

Afin de répondre aux questionnements de ce mémoire, il nous faudra d'abord passer par un détour. Il est essentiel de voir comment Simiand a appliqué sa méthode à l'étude des fluctuations longues. Nous relèverons ainsi les éléments qu'il faudra questionner plus loin. Cela nous permettra également de saisir sa mécanique du cycle (Chapitre 1). Mais, comme nous l'avons évoqué plus haut, les déterminants du cycle chez Simiand sont bien singuliers et conduisent l'auteur à dégager une « raison collective ». Il est très important d'étudier ces déterminants et cette « raison collective » à la source du progrès économique, car son statut est bien particulier et devra être questionné (Chapitre 2). Une fois passé par ce détour, nous aurons les éléments pour mettre en perspective de manière sérieuse Simiand et sa méthode, évaluer les contradictions et les dérives de cette « science économique positive » (Chapitre 3).

Chapitre 1 : La mécanique du cycle et le progrès économique

Ce chapitre a pour but de rendre compte de la théorie du cycle de Simiand sous son angle « descriptif », c'est-à-dire en mettant en avant les différents liens de causalité, ainsi que leur interprétation, entre les « catégories de faits » construites par Simiand. Tout au long de cette étude, nous aurons pour tâche de voir comment Simiand applique sa méthode. Ceci nous permettra de relever certains éléments problématiques qu'il faudra analyser par la suite. Il est très important de décrire dans le détail la théorie du cycle de Simiand car nous reprendrons par la suite des éléments qu'il s'agira de questionner et de mettre en perspective. Ce « détour », qui n'en est pas vraiment un, est essentiel pour une bonne compréhension de la suite de ce travail.

Afin de comprendre la description du cycle réalisée par François Simiand, nous nous appuierons essentiellement sur son ouvrage intitulé *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*⁵⁶. C'est dans cet ouvrage paru en 1932 que Simiand détaille le mécanisme des fluctuations à longue période. L'objectif du livre est de rendre compte des traits différentiels de la crise de l'époque, qui apparaît sans précédent, tout en la situant dans une perspective de long terme. Ainsi, Simiand a réalisé un travail important de collecte de données sur une longue période (elle court du XVI^{ème} siècle jusqu'à la crise du début des années 1930). À partir de ce travail, il a tenté de dégager les liens de causalité entre toutes les catégories de faits (qu'il nomme « ordres de faits ») et d'expliquer ces causalités. Nous retrouvons ainsi la double attitude de constatation et d'interprétation que nous avons relevé en étudiant sa méthode. L'analyse qui suit doit rentrer en cohérence avec ces différentes étapes.

Une première section sera ainsi consacrée à la description du cycle proprement dite, c'est-à-dire à la partie dans laquelle Simiand « constate » grâce à sa méthode des variations concomitantes les relations entre les « ordres de faits ». Nous aurons une attention particulière à la méthode employée par Simiand pour construire ces catégories et repérer parmi elles lesquelles sont les antécédentes des autres. Nous verrons que nous aboutirons ainsi à une « schéma général » du cycle. Il s'agit donc essentiellement dans cette section de rendre compte des constats de Simiand à partir des séries statistiques réalisées.

56 SIMIAND, François, *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*, Paris, Alcan, 1932.

Nous verrons dans une seconde section comment Simiand parvient à donner une interprétation des différents liens de causalité constatés, notamment à partir des phases A et B, « marques distinctives » de la théorie, et de l'antécédent monétaire de celles-ci. Nous étudierons comment au final l'alternance de ces phases conduit au progrès économique, résultat le plus prégnant de cette théorie.

Section 1 : Des faits constatés au sein de catégories construites

Dans cette section, nous étudierons la description du cycle chez Simiand telle que ce dernier l'effectue⁵⁷. Il s'agit d'analyser comment Simiand parvient à sélectionner les faits et à les classer dans des catégories qui « font sens ». Nous verrons ainsi qu'un fait apparaît particulièrement important dans le sens où il est représentatif des deux périodes que Simiand met à jour. Ce sont les variations des prix.

Il s'agit également de voir comment tous les faits constatés sont rassemblés au sein de catégories, qui elles sont construites, et la manière dont Simiand parvient par la suite à trouver parmi toutes ces catégories lesquelles sont antécédentes des autres. C'est ainsi qu'il en arrive à établir une « théorie causale » du cycle.

A. Le fait caractéristique : les variations de prix

1. Un « ordre de faits » représentatif des périodes

Le premier souci de Simiand est de déterminer, parmi tous les « ordres de faits » qui peuvent avoir une importance, celui qui est le plus caractéristique, c'est-à-dire celui qui joue le rôle d'un antécédent régulier des mouvements. Il demande à son lectorat une « opération de crédit »⁵⁸ en faisant abstraction des données premières et en demandant de lui faire confiance concernant l'analyse de données. Dans la note introductive adressée aux lecteurs⁵⁹, Simiand écrit que l'ouvrage est le résultat de conférences données en Mai 1932 à l'Institut des Hautes Études de Belgique. Simiand justifie ainsi l'aspect schématique de son œuvre et le manque de données premières. Nous retrouvons ici cette attitude caractéristique que nous avons relevé chez lui : il explique de manière systématique sa démarche au lecteur. Les données premières et

⁵⁷ Nous nous inspirons du texte suivant : JEANNENEY, Jean-Marcel, « François Simiand », dans *Fluctuations économiques : analyses de théories...*, Paris, Domat-Montchrestien, 1954, p. 245-259.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 16.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 2

le détail des recherches effectuées sont exposés dans *Recherches anciennes et nouvelles sur le mouvement général des prix du 16ème au 19ème siècle*⁶⁰, qui est également la reproduction de conférences données à l'École des Hautes Études, ainsi que dans son *Cours d'économie politique*⁶¹, notamment ceux professés en 1928-1929 et 1929-1930.

Le mouvement des prix est bel et bien parmi tous les « ordres de faits » celui qui permet de décrire au mieux les variations :

« Mais encore sur quel ordre de faits, dans l'ensemble complexe de la situation économique actuelle, porter d'abord cet effort ? Ce doit être – pour du mieux possible, écarter appréciation ou tendance personnelle, et éviter interprétation avant constatation – une catégorie de faits qui se présentent et puissent s'atteindre objectifs et, de préférence, numériques.

Or, justement, ce double caractère est possédé par l'ordre de faits auquel, d'opinion commune et générale, il est attribué une importance, ou tout au moins une signification majeure, dans la crise actuelle : le mouvement général des prix en baisse forte, impérieuse, soutenue. »⁶²

Nous voyons dans cet extrait que Simiand cherche à éliminer de son analyse toute préconception en « atteignant » les faits de la manière la plus objective possible, c'est-à-dire pour lui en utilisant les statistiques. C'est ainsi qu'il constate qu'au sein de la crise qui traverse son temps, c'est la baisse soutenue des prix qui est l'ordre de faits qui caractérise le mieux cette période. Il en est de même pour les phases d'expansion au sein desquelles la hausse des prix est un élément caractéristique. Ce fait semble ainsi majeur dans cette théorie pour comprendre les fluctuations économiques, il est le « nœud central de fonctionnement d'un système de vie économique »⁶³.

2. Précisions sur les mouvements des prix et tendance vers une « économie complexe »

Simiand fournit également des précisions concernant ces mouvements de prix. On considère les prix de gros des marchandises. Les fluctuations peuvent prendre des sens et des amplitudes différentes, mais deux périodes, deux phases sont perçues par Simiand comme caractéristiques des fluctuations longues : une phase d'augmentation soutenue et majeure des

60 SIMIAND, François, *Recherches anciennes et nouvelles sur le mouvement général des prix du 16ème siècle au 19ème siècle*, Paris, Domat-Montchrétien, 1932.

61 SIMIAND, François, *Cours d'économie politique*, 3 volumes, Paris, Domat-Montchrétien, 1930-1932 ;

62 SIMIAND, François, *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*, op.cit., p. 15

63 Ibid., p. 16

prix (phase A) et une phase de baisse soutenue et majeure (phase B)⁶⁴.

Simiand remarque que ces mouvements se constatent depuis le début du XIX^{ème} siècle, et plus généralement on peut supposer que dans les grandes masses ils peuvent se retrouver depuis le début du XVI^{ème} siècle, dans les économies de type avancé. Simiand donne une définition de ce qu'il appelle « économie de type avancé » ou « économie d'échange complexe » dans son *Cours d'économie politique* de 1930-1931⁶⁵ :

« Personne de nous n'achète directement de son pain chez un agriculteur, nous achetons le pain chez le boulanger, qui a acheté de la farine au meunier, qui lui-même a acheté du blé à l'agriculteur, ou même encore à un commerçant en gros, qui l'a acheté à l'agriculteur. [...] nous apercevons bien un système économique d'échanges complexes, qui comportent des stades divers et distincts entre le point de départ du processus de production et la consommation terminale. »⁶⁶.

Cette façon de définir l'économie d'échanges complexes n'est pas sans importance, nous verrons plus loin qu'elle a une incidence sur la durée des périodes que Simiand révèle.

Toutefois, ces mouvements généraux des prix doivent être étudiés plus en profondeur afin que soient relevés certains détails. Ainsi, si les séries statistiques montrent que dans les généralités ces mouvements sont identiques quant à leur sens, à leur durée et à leur amplitude, Simiand remarque des spécificités propres à certains pays (par exemple aux États-Unis de la période qui court de 1860 à 1870-1880). D'autre part, Simiand constate des différences entre les mouvements de prix des diverses marchandises et divers groupes de produits, selon que l'on considère leur espèce ou leur origine. Enfin, l'auteur précise que les prix utilisés pour construire les indices de prix ne sont pas uniquement les prix de gros des marchandises. On prend également en compte les demi-produits, les matières premières, les prix d'autres catégories de biens (biens matériels immobiliers, biens matériels mobiliers). Les prix de ces biens suivent une évolution similaire à celle des prix de gros, avec toutefois de légères différences, notamment un décalage dans le commencement ou dans la fin des phases par rapport aux variations des prix de gros, une différence dans l'amplitude, plus marquée en ce qui concerne les prix de gros.

Mais finalement, tout ceci pris en compte, l'expression monétaire des valeurs des biens économiques, les prix, suivent bel et bien des tendances générales que l'on peut caractériser par

64 Dans le texte, Simiand donne davantage de détails sur les périodes historiques qui constituent les phases A et B. *Ibid.*, p. 19.

65 SIMIAND, François, *Cours d'économie politique*, Volume 3, Paris, Domat-Montchrétien, 1932.

66 *Ibid.*, p. 30

les deux phases explicitées plus haut. Nous reviendrons plus loin dans l'analyse de ces deux phases, qui sont caractéristiques de cette théorie du cycle.

B. Des catégories de faits construites

Nous l'avons vu dans l'introduction, Simiand, avant d'établir les relations entre les ordres de faits, opère une classification bien particulière de ces derniers. Nous avons relevé dans l'introduction l'importance qu'il accorde à cette étape. Il construit ainsi ses propres catégories et le statut de cette construction peut être questionné. En effet, il est possible qu'au delà de la nécessité d'une abstraction, reconnue par Simiand, la classification établie aille dans le sens de ce qu'il cherche à montrer. Nous reprendrons plus en détail ce point dans le chapitre 3. Ici, nous allons nous borner à étudier la manière dont Simiand construit ses catégories, ainsi que les variations constatées entre ces dernières. Il applique de manière rigoureuse sa méthode : traitement méthodique des faits et utilisation des variations concomitantes.

Tout d'abord, l'étude du cycle économique doit se faire sur un « ordre de faits » qui permet de le comprendre. Simiand cherche parmi tous ceux qu'il étudie et qui composent ses séries statistiques, celui qui semble le plus objectif et le plus à même de « saisir » le cycle. Nous l'avons vu, il pense trouver cet ordre de faits dans le mouvement général des prix. Le meilleur moyen de démontrer cela est de prendre pour exemple le contexte économique dans lequel écrit Simiand, celui d'une crise majeure ; or, Simiand constate que cette crise possède pour particularité d'être corrélée à une baisse générale des prix.

Le mouvement général des prix est donc une catégorie, au sein de laquelle sont rassemblées les variations de prix de gros des marchandises essentiellement, même si nous avons vu qu'ils ne sont pas les seuls pris en compte. Mais Simiand analyse bien d'autres faits qu'il classe dans d'autres catégories.

Il cherche avant tout, comme tout le temps, à convaincre du bien-fondé de sa méthode. Il effectue des choix qu'il souhaite pertinents. Parmi tous les faits qu'il observe, il souhaite réaliser une revue systématique qui lui permettrait d'établir une liaison de ceux-ci avec le mouvement des prix. Il ne détaille pas dans le livre les enquêtes empiriques, pour les raisons que nous avons vu plus haut, et demande ainsi à son lectorat une nouvelle « opération de crédit » :

« Pour ne rien préjuger en effet, une méthode objective nous met en devoir de faire cette recherche des concomitances possibles par une revue systématique de tous les ordres de faits

qui peuvent, à quelque égard, *être soupçonnés de quelque relation*, directe ou indirecte, avec le *mouvement des prix*. C'est dire que dans notre cadre de temps ou d'exposé ici, un compte rendu de ces recherches ne peut guère procéder que par une énumération sommaire, affirmative ou négative, des résultats aperçus ; mais ici encore je ferai appel au souvenir que les participants à mes conférences des Hautes Études de Paris peuvent avoir gardé de nos années d'investigation détaillée et critique, appliquée justement à cet objet, pour demander à nos auditeurs et lecteurs d'admettre, à tout le moins, que ces résultats ne sont pas formulés sans quelques fondements et quelques preuves, encore que je sois bien empêché de les rapporter ici. »⁶⁷

Il est important de comprendre que dans l'optique d'aboutir à un « schéma général » du cycle, Simiand s'affaire à distinguer parmi tous les faits ceux qui en conditionnent d'autres et ceux qui sont au contraire conditionnés. Cette méthode est centrale et systématique dans le travail de Simiand, elle est également toujours présente dans ses écrits. Nous l'avons vu, cela correspond bien à sa méthode de la recherche d'une cause « la plus proche et la moins substituable », c'est-à-dire la « plus unique » possible.

Nous allons maintenant rendre compte des différentes catégories de faits que Simiand construit et nous verrons les différentes relations qui existent entre elles, pour finalement en arriver à un « schéma général » du cycle.

1. Les faits non-économiques

Les faits non-économiques tout d'abord, se reconnaissent à travers les mouvements sociaux, les faits de moralité ou encore les grandes guerres. Ces faits suivent des variations concomitantes aux variations de prix, contrairement aux faits d'ordre technologique, aux faits démographiques ou encore à ce que Simiand nomme les « régimes politiques ».

Mais ces faits non-économiques sont davantage pour Simiand des faits « conditionnés » plutôt que « conditionnant ». Et ils sont conditionnés par les faits économiques, qui constituent ce que le sociologue nomme « l'anatomie économique ».

2. L'anatomie économique

Parmi les faits économiques, Simiand relève qu'il n'en existe pas qui ne participent pas de près ou de loin aux fluctuations : « il ne nous apparaît guère de catégorie, qui dans le cadre

⁶⁷ *Ibid.*, p. 20. C'est Simiand qui souligne.

de ces évolutions de type avancé, ne participe pas aux fluctuations »⁶⁸. Mais encore une fois, il est important pour une bonne description du cycle de comprendre si cette participation apparaît comme être « conditionnée » ou « conditionnante ».

L'anatomie économique peut être définie comme la « constitution de l'organisme économique »⁶⁹. Simiand décrit que cette constitution va dans le sens d'une extension vers le système d'échange complexe. C'est ce que Simiand nomme le « système économique », et cette extension est davantage marquée en phase A qu'en phase B.

On observe également une augmentation en proportion des activités industrielles par rapport aux activités agricoles. Ce trait est également assez représentatif des systèmes d'économie complexe, et se marque davantage en phase B qu'en phase A.

Autre trait fondamental de l'anatomie économique, les « divers régimes de production » (corporation, artisanat, exploitation paysanne, entreprise individuelle) sont en extension simultanée en phase A ; tandis qu'en phase B se forme entre eux une sélection différentielle, on va de plus en plus vers des types « nouveaux » et davantage en phase avec le système d'échange complexe. La phase B constitue ainsi une période au cours de laquelle se constitue une forme de « progrès » dans les régimes de production en cours dans l'économie.

En ce qui concerne les « formes de la production », on constate des changements qui, traditionnellement, tendent à caractériser le passage vers une économie plus « complexe » et « avancée ». C'est ainsi que l'augmentation de la grandeur des entreprises, la concentration technique, l'extension et l'intensification du machinisme sont marquées et ceci davantage en phase B qu'en phase A.

Simiand analyse ensuite ce qu'il nomme les « organes de la répartition ». Son critère de distinction pour différencier les classes sociales est le suivant : il s'agit du fait qui apparaît être le plus important dans la société, et dans l'économie d'échange complexe, le fait le plus important semble être le fait économique⁷⁰ :

« En aucune autre société que dans nos sociétés occidentales modernes, et surtout contemporaines, le fait économique n'est apparu plus nettement et plus distinctement constitué, en même temps que plus important »⁷¹

68 *Ibid.*, p. 22.

69 *Ibid.*, p. 22.

70 À ce sujet, voir MARCEL, Jean-Christophe, « Organicisme et théorie des classes sociales chez Simiand et Halbwachs : un héritage caché de Durkheim ? », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 2/2008 (n° 19), p. 149.

71 SIMIAND, François, *Cours d'économie politique*, op.cit., p. 583.

C'est donc à partir de ce dernier que l'on va classer les membres de la société dans une structure cohérente. Simiand remarque que la constitution et l'extension de la classe ouvrière sont davantage marquées en phase B, tandis qu'en phase A elles sont contrebalancées par d'autres mutations. Pour ce qui est des « institutions à rôle majeur de répartition », notamment les associations de salariés, les syndicats, ils subissent des évolutions différenciées lors des phases A et B. Simiand constate également que ces évolutions ne sont pas « directrices » des mouvements, elles le suivent davantage, elles sont donc conditionnées davantage que conditionnant.

3. Les faits de fonctionnement de l'économie

Simiand passe ensuite à l'analyse des « faits de fonctionnement de l'économie ». Cette analyse doit se faire en deux parties, car il faut prendre en compte d'une part ce que Simiand appelle la « face de la production », d'autre part la « face de la répartition ».

Simiand voit deux manières d'étudier le « produit » : les mouvements du chiffre d'affaires et les valeurs globales produites. Dans les deux cas, il observe un « accroissement accéléré » en phase A et une « hausse modérée »⁷² en phase B, voire une régression. Donc le produit augmente fortement dans un premier temps, avant de subir un contre coup dans son taux de croissance, sans forcément que l'on constate une décroissance. Ces variations sont liées d'une part au mouvement général de prix analysé précédemment, d'autre part au « mouvement des quantités physiques différencié »⁷³, qui subit une hausse qui reste modérée en phase A, et une accélération importante en phase B.

Une fois les variations du produit analysées en fonction des phases A et B, Simiand cherche à comprendre comment les coûts de revient s'intègrent dans ces dernières. Il analyse tout d'abord les coûts de la main d'œuvre, et remarque que ces derniers augmentent globalement en phase A, moins cependant que les prix. En phase B, par contre, ils baissent immédiatement mais toujours dans une proportion moindre que la baisse des prix caractéristique de cette phase. Le « salaire-gain », ou « salaire réel » pour utiliser un terme plus actuel, se maintient. L'explication que donne Simiand de cette variation est la suivante :

« [...] ce résultat paraît tenir, d'une part, à une utilisation meilleure, plus économique, de la main d'œuvre, d'autre part, et peut-être davantage, surtout dans l'industrie, à l'addition (ou

⁷² SIMIAND, François, *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*, op.cit., p. 24.

⁷³ *Ibid.*, p. 24.

même substitution pour partie) au travail humain d'autres agents, et notamment à une accélération (que nous avons déjà remarquée, dans les formes de production, être fort accentuée en phases B) de tous les processus réunis volontiers sous le vocable de mécanisation de la production »⁷⁴

La main d'œuvre est utilisée d'une « meilleure » manière en phase B, c'est-à-dire d'une façon plus productive, plus rationnelle, avec un emploi plus systématique du capital. Ainsi, en phase B, on remarque une substitution importante entre travail et capital, surtout dans l'industrie. Cela s'explique aussi par un coût du capital relativement moins cher en phase B.

Simiand s'intéresse ensuite à « la part du prix qui correspond à la direction de la production »⁷⁵, c'est-à-dire le profit. Il constate que les variations de ce dernier suivent celles du coût de la main d'œuvre, mais de manière plus forte et intense dans les deux sens. On a donc en phase A une augmentation importante et rapide du profit, et en phase B une compression de celui-ci. Mais en ce qui concerne cette dernière phase, il faut préciser que la productivité et la production augmentant, et le nombre de participants diminuant, le profit par « personne patronale » est maintenu, contrairement au profit par unité de produit.

En conclusion de cette analyse de la production, Simiand signale que la phase B marque une augmentation de la productivité et de la production, avec une main d'œuvre employée d'une manière plus productive et une utilisation plus systématique du capital. Malgré la baisse des prix, le profit se maintient, avec une amélioration des techniques productives.

L'analyse du fonctionnement économique doit ensuite pénétrer la « face de la répartition ». On suit ainsi les mouvements des revenus et du patrimoine. Simiand constate que dans les économies de type avancé et progressif, on tend vers « un mouvement qui est d'ensemble augmentation, mais en un mouvement régulièrement différencié en deux phases alternantes, de deux sortes respectives ; et ces phases correspondent en gros, quant aux temps, à celles que la phase de la production nous a fait connaître »⁷⁶.

Les salaires et les profits augmentent de façon importante en phase A et se « défendent » en phase B. En effet, on a vu que la baisse des prix caractéristique de la phase B entraînait une augmentation de la productivité ; les entrepreneurs cherchent à utiliser d'une façon plus « économique » les facteurs de production : main d'œuvre et capital. Les niveaux de salaire et de profit tendent ainsi à se maintenir. Même si les taux de salaire ou de profit

⁷⁴ *Ibid.*, p. 26.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 26.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 27.

baissent, les niveaux de ces derniers par « personne ouvrière » ou par « personne patronale »⁷⁷ se maintiennent globalement.

En ce qui concerne la différenciation entre ce qui relève du « conditionné » et du « conditionnant », Simiand note que ce qui se produit dans la face de la production commande initialement les mouvements. Même si la hausse des salaires et des profits (caractéristique de la répartition dans la phase A) est un facteur initiateur de la phase B pour ce qui relève de la face de la production ou de la répartition, le passage d'une phase à l'autre n'est pas déclenché par cette hausse.

4. Faits de fonctionnement général de la vie économique : les faits monétaires

L'analyse de la production et de la répartition a permis de comprendre l'alternance des phases, celles-ci étant au départ commandées par la variation des prix. Mais il s'agit maintenant de comprendre cette dernière. Après l'analyse de la production et de la répartition, Simiand passe ainsi à celle des « faits de fonctionnement général de la vie économique ».

Le premier fait qu'il remarque est celui du développement de l'économie privée par rapport à l'économie publique. Ce développement semble au fondement de l'alternance de phases différenciées, mais en réalité il est plus conditionné par celles-ci que conditionnant. Simiand analyse ensuite les « relations économiques entre les divers ensembles nationaux ». Le commerce international notamment, devient plus florissant en phase A.

Simiand en vient ensuite aux faits qui lui semblent les plus importants. Jusqu'ici, l'analyse se bornait à étudier des faits qui étaient en correspondance avec les phases énoncées plus haut, mais qui étaient davantage conditionnés par ces phases que réellement initiateurs de celles-ci. Comprendre le cycle, c'est avant tout comprendre comment les variations de prix caractéristiques des phases A et B sont initiées. Simiand pense trouver dans les faits monétaires le phénomène central, celui qui commande l'alternance des deux périodes que l'on retrouve régulièrement au cours des siècles. Et il ne prive pas de signaler que ce dégagement d'un « ordre de fait » central est le résultat d'une « revue systématique, sans idée ni théorie préconçues »⁷⁸. Il tente ainsi de démontrer que toute sa recherche est en parfait accord avec ses préceptes méthodologiques, notamment le rejet du finalisme.

Pour illustrer l'importance des « faits monétaires », Simiand fait le constat que les moyens monétaires, quelle que soit leur forme (métaux précieux ou moyens monétaires non

⁷⁷ Nous reprenons ici la terminologie de Simiand.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 31.

convertibles ; espèces, billets, monnaie disponible en compte), connaissent une augmentation très forte depuis le XVIème siècle. D'autre part, il remarque que si ces moyens monétaires augmentent globalement sur toute la période⁷⁹, cette croissance subit une évolution différenciée en deux phases, qui correspondent « du premier coup d'œil »⁸⁰ aux phases A et B des variations des prix.

En effet, le mouvement d'ensemble des moyens monétaires tend vers une augmentation de ces derniers, mais avec une alternance de phases à « forte accélération » et de phases à « accélération atténuée » (sans parler de régression). Il prend l'exemple du stock de métaux précieux qui, depuis le XVIème siècle, connaît une évolution de ce type : alternance de périodes d'accroissement accéléré et de périodes d'accroissement atténué.

Selon Simiand, on peut mettre en correspondance les premières avec les phases A et les secondes avec les phases B :

« Une correspondance donc nous apparaît comme un fait répété, manifeste, varié de circonstances, et cependant toujours retrouvé en ses traits essentiels, entre le mouvement des moyens monétaires et celui des prix »⁸¹.

Ici, Simiand nous semble faire une opération qui a un statut épistémologique bien particulier. Il met en effet en relation deux périodes de natures différentes : une période de variation des moyens monétaires et une période de variation des prix. Le lien entre les deux périodes ne se trouve pas de façon analytique, mais *en correspondance* : les deux périodes se recoupent dans les faits. Une période d'accroissement des moyens monétaires correspond à une période de hausse des prix. Mais comment savoir ici si la première est bien la cause de la seconde, le fameux antécédent régulier ?

Simiand pense trouver la réponse à cette question dans le décalage de plusieurs années qui sépare les deux périodes. Il y a ainsi une « antériorité manifeste »⁸² de la première période sur la seconde, que l'on se situe dans les phases A ou dans les phases B. Ceci permet de comprendre selon Simiand le sens de la dépendance : ce sont bien les variations des moyens monétaires qui sont à la source des variations des prix. Encore une fois, nous remarquons que Simiand semble suivre à la lettre sa méthode, en tous les cas les diverses étapes qui la constituent, en cherchant sans cesse la cause « la plus proche » et le « sens de la dépendance ».

79 C'est-à-dire en additionnant les phases A et B.

80 *Ibid.*, p. 31.

81 *Ibid.*, p. 32.

82 *Ibid.*, p. 33

Il y a toujours quelque chose à questionner cependant. Simiand croit trouver la preuve de ce lien de causalité dans ce décalage de plusieurs années entre les deux périodes. Est-ce suffisant pour poser un lien définitif entre ces deux dernières ? Nous reviendrons plus loin sur ce point, mais remarquons qu'il est d'ores et déjà bien mis en lumière par un auteur comme Marjolin :

« Quand deux variables présentent des mouvements semblables et que le mouvement de l'un précède régulièrement celui de l'autre, Simiand se croit autorisé à conclure que le premier est la cause du second. De même quand le mouvement de l'une est toujours plus ample que le mouvement de l'autre, Simiand en infère que le second n'a pu « causer » le premier. »⁸³

Toujours en ce qui concerne ce lien entre les deux périodes, Simiand précise également que la hausse des prix (phase A) consécutive à l'augmentation des moyens monétaires est toujours moins que proportionnelle à cette dernière. Par contre, en phase B, l'augmentation atténuée des moyens monétaires conduit à « une baisse nette et soutenue des prix »⁸⁴.

5. Schéma général des relations entre les catégories de faits

Nous en sommes arrivés à un point où l'on peut mettre en liaison les différentes catégories que Simiand a construit, où l'on peut faire apparaître le mécanisme d'ensemble du cycle. C'est ici que cette recherche constante du « conditionné » et du « conditionnant » prend tout son sens.

Deux catégories de faits sont particulièrement importantes : l'anatomie économique et le fonctionnement économique. Selon Simiand, les « faits de fonctionnement économique » (faits de production, de répartition et d'échange) commandent ceux de « l'anatomie économique » (« constitution de l'organisme économique »).

Dans ces deux ordres de faits, il y a des variations qui peuvent se catégoriser en deux phases distinctes. La phase A est celle dans laquelle la production augmente tout comme les salaires et les profits. Dans la phase B, on tente de maintenir ces valeurs au prix d'une

83 MARJOLIN, *Prix, monnaie et production*, op.cit., p. 336-337.

84 En établissant le lien de cette manière, Simiand montre la différence de nature qui existe entre sa théorie et la théorie quantitative de la monnaie (TQM). Cette dernière postule en effet un lien dans le même sens et proportionnel entre l'augmentation des métaux précieux et celle des prix. Ici, on voit que l'augmentation des moyens monétaires en phase A conduit certes à une hausse des prix (variation dans le même sens), mais il n'y a pas cette relation de proportionnalité que l'on retrouve dans la TQM. Dans la phase B, il y a à la fois une relation en sens inverse et non proportionnelle, puisque l'augmentation atténuée des métaux précieux conduit à « une baisse nette et soutenue des prix ».

augmentation de la productivité et d'une réorganisation de la production.

À la source de ces variations, il y a les mouvements des prix. Nous les avons reconnus comme caractéristiques de la théorie du cycle de Simiand, car ce sont eux qui commandent le fonctionnement économique et ces variations que l'on retrouve tout au long de l'histoire sous la forme de phases alternées. Mais ces mouvements des prix ont eux-mêmes un antécédent : les variations de la masse des moyens monétaires. La hausse importante de cette dernière conduit à l'élévation des prix et à la phase A, tandis que sa hausse « atténuée » est l'antécédent de la baisse des prix et de la phase B.

On aboutit ainsi à un enchaînement tel que :

Variations de la masse monétaire → Variations des prix → Alternances du fonctionnement de l'économie →
Anatomie économique → Faits non économiques

On constate également que la recherche constante du conditionné et du conditionnant chez Simiand aboutit à une théorie mécanique du cycle. Il y a toujours un antécédent, une force incitatrice, qui explique l'apparition d'une alternance, d'une variation.

Section 2 : L'interprétation du cycle par les phases A et B : fondement du progrès économique

Ainsi que sa méthode le préconise, Simiand, après avoir constaté grâce aux statistiques les relations entre les catégories de faits, passe à l'étape suivante de sa méthode. Il s'agit de présent de dégager une véritable théorie. Simiand donne ainsi son interprétation de ces mouvements, notamment à partir de l'antécédent monétaire, qui précède les phases de hausse et de baisse des prix. On remarque que jusqu'alors, la description des antécédences ne permet en rien leur explication et que la théorie ne vient qu'en « faisant un saut ». C'est ce que Marjolin constate :

« La constatation la plus importante au point de vue méthodologique, que l'on puisse faire en suivant Simiand dans sa recherche des concomitances, c'est que, jusqu'à l'interprétation finale, son esprit reste en suspens. Jamais une étude statistique, si fouillée soit-elle, ne le conduit à l'établissement d'une loi ou, pour parler plus modestement, d'une régularité. Il accumule des matériaux, fait des conjectures, puis, à un moment donné, abandonnant la recherche des concomitances, qu'il aurait pu poursuivre indéfiniment, il « fait le saut », passant de la

recherche empirique à l'explication systématique. »⁸⁵

Cela l'emmène d'ailleurs à penser que la théorie n'est absolument pas tirée des faits :

« Les antécédences constantes indiquent qu'il y a quelque chose à expliquer. Mais le mécanisme de la liaison, la raison intelligible de l'enchaînement, même dans les cas privilégiés, Simiand ne les tire jamais des faits. »⁸⁶

Cette remarque nous semble tout à fait pertinente et nous conduit à nous poser la question du statut de l'interprétation chez François Simiand. Nous reprendrons ce point par la suite⁸⁷.

Revenons pour l'heure à la théorie que Simiand cherche à dégager. Après avoir mis en liaison les mouvements de la masse monétaire et les variations des prix, il met en avant comment concrètement les premiers vont avoir des effets sur les comportements des acteurs tels que l'on aboutisse aux phases A et B caractérisées précédemment.

A. Phases A : phases d'augmentation des moyens monétaires

Simiand différencie plusieurs types de phases A en fonction des moyens monétaires concernés. Il distingue ainsi les moyens monétaires sous forme de métaux précieux ou à base de métaux précieux (phases A) et les moyens monétaires non convertibles en métaux précieux. Parmi ces derniers, il distingue ceux qui connaissent un taux d'augmentation de leur masse non démesuré (phases A') et ceux qui connaissent un taux d'augmentation de leur masse démesuré (phases A'').

1. Phases A : Taux d'augmentation des moyens monétaires sous forme de métaux précieux ou à base de métaux précieux

Lorsque Simiand évoque le taux d'augmentation de ces moyens monétaires, il différencie les cas où le pays est non-propriétaire de mines de métaux précieux, sans bénéficier non plus de ce qu'il appelle « apport extra-économique de métaux précieux » (apport constitué par les guerres, les conquêtes). Dans ce cas là, l'apport en métaux précieux ne peut se faire

⁸⁵ *Ibid.*, p. 335.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 338.

⁸⁷ Voir, *supra*, chapitre 3.

qu'en échange d'une contrepartie. Il faut qu'entre le pays concerné et l'autre se réalise une opération économique, qui doit laisser un solde positif (et donc déboucher sur une entrée de métaux précieux). Simiand pense alors que ceux qui vont acquérir ces métaux précieux ne vont pas en faire un usage superflu, mais au contraire un usage productif, avec notamment une tendance à employer ces moyens monétaires dans des branches à processus de production plus longs, qui supposent des profits plus importants.

L'impulsion est alors donnée : le mouvement s'étend aux autres secteurs de production. Des moyens monétaires sont donnés à ces derniers et avec eux la confiance inhérente au fait de pouvoir attendre les profits. Il est important ici de signaler le lien avec la vision de Simiand de la monnaie, que nous expliciterons plus loin. La monnaie pour Simiand est un « pouvoir d'attente ». Les moyens monétaires, utilisés de manière productive, donnent ainsi un pouvoir d'attente aux entrepreneurs. À l'arrivée, il y a hausse des commandes et des prix. Cette dernière accélère le mouvement, elle donne des perspectives de profits importantes. Il faut comprendre que la confiance des entrepreneurs en la hausse continue des prix est au cœur de ce processus. On se trouve face à quelque chose de performatif : la croyance en la hausse des prix va pousser les entreprises à utiliser les moyens monétaires nouveaux sous une forme productive, afin de profiter des nouvelles potentialités de profits. Or, c'est cet emploi productif des moyens monétaires qui va permettre la hausse des quantités produites et des prix.

Simiand analyse ensuite l'évolution des revenus consécutive à ce mouvement. Il remarque que ce sont les profits qui augmentent les premiers et de manière importante. L'explication de ce phénomène est double.

Tout d'abord, les salaires et les coûts de transformation n'augmentent pas dans un premier temps, ce qui laisse une place plus importante aux profits.

Ensuite, les débouchés sont facilités par le fait que les moyens monétaires circulent dans l'économie. Après avoir été employés dans les « branches à processus de production plus longs », ils circulent dans ce que Simiand appelle les « économies de 2e, 3e échelons »⁸⁸, ce qui correspond à l'industrie et au commerce. Les entreprises de ces secteurs restent dans la logique de vendre leurs achats, et à des prix plus élevés pour retirer un profit. Elles vont donc acheter à des prix plus hauts à partir du moment où elles pensent que ces derniers continueront à monter.

Il y a toutefois des limites à ces explications. Tout d'abord, les salaires et le coût de revient finissent par augmenter à leur tour, ce qui compresse le volume des profits. Ensuite, le processus de circulation des moyens monétaires ne peut fonctionner indéfiniment : il existe des

88 SIMIAND, François, *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*, p. 37.

« consommateurs terminaux » qui ne revendent pas leurs achats. Ils n'ont pas de perspective de profit ou de récupération, et ne vont donc pas employer les moyens monétaires de façon productive. Toutefois, Simiand nuance cette limite en la combinant avec la première : la hausse des salaires peut permettre aux consommateurs terminaux d'acheter plus cher, ce qui peut relancer le processus. On voit donc qu'au final, c'est bel et bien la hausse des moyens monétaires qui permet le fonctionnement du processus.

Le deuxième cas mis en avant par Simiand est celui d'une augmentation extra-économique des métaux précieux, qui provient de la guerre ou d'une conquête. Cette monnaie nouvellement acquise a toutes les chances pour Simiand d'être employée à des fins de consommation. Mais celle-ci, bien qu'improductive en soi, peut engendrer en réponse une activité de production. Indirectement, les moyens monétaires circuleront alors dans les canaux de la production et le processus étudié plus haut pourra alors se relancer. D'autant que Simiand n'exclut pas une utilisation directement productive des moyens monétaires acquis de cette manière là. On voit donc que ce cas là se ramène en fait au premier.

D'une manière générale, Simiand constate donc que l'augmentation des moyens monétaires sous forme de métaux précieux ou à base de métaux précieux conduit à une augmentation des quantités produites et des prix, par le biais de la confiance des entrepreneurs en la continuité de cette dernière.

2. Phases A' : taux d'augmentation non démesuré des moyens monétaires non convertibles

Cette augmentation non démesurée des moyens monétaires non convertibles peut prendre deux formes.

La première est « extra-économique », Simiand prend pour exemple des dépenses publiques supérieures à la moyenne, dépassant les ressources utilisables en impôts. Les ressources nouvelles seront alors pour Simiand utilisées à des fins de consommation, mais comme dans le cas étudié plus haut, cette consommation va engendrer une nouvelle production. L'auteur constate également que les moyens monétaires nouveaux vont pouvoir être employés directement dans la production, notamment dans les fabrications de guerre, dans les productions intérieures afin de survenir aux dégâts de cette dernière...

Le second cas est « économique », Simiand prend l'exemple des pays en développement. Dans ce cas-là, les moyens monétaires seront utilisés de manière productive.

Finalement, on voit donc que cette phase A', quelle que soit les formes qu'elle prend,

ressemble dans ses traits à la phase A. On a ainsi une augmentation des prix, dont l'accélération est moindre que celle des moyens monétaires, et une augmentation des profits puis des salaires.

3. Phases A''' : taux d'augmentation démesuré des moyens monétaires non convertibles

Dans ce cas, l'augmentation des prix est plus accélérée que celle des moyens monétaires. Simiand insiste ici sur le caractère imprévisible de cette augmentation. Ceci provoque un climat d'incertitude, et la confiance en une hausse continue et stable des prix, présente dans les phases A et A', n'existe plus dans les phases A''. La production se rétracte alors, les quantités produites baissent et la monnaie se déprécie.

Simiand précise son propos en remarquant les différences entre les phases A d'un côté et les phases A' et A'' de l'autre. D'une part, les moyens monétaires non convertibles sont sans cesse comparés avec les monnaies à base de métaux précieux. Il est possible que ces moyens soient dépréciés de par leur comparaison avec ceux des autres pays. D'autre part, les moyens monétaires non convertibles ont des chances pour Simiand d'être émis de façon inconsidérée, « insuffisamment prévisible »⁸⁹, ce qui, comme on l'a vu plus haut, provoque un climat d'incertitude néfaste pour l'utilisation productive des moyens monétaires.

Mais si l'on évite ces deux risques là, c'est-à-dire tant que reste suffisante la confiance en la valeur des moyens monétaires, alors les phases A' et A'' sont équivalentes à la phase A. À ce moment là, la phase A dans son ensemble se résume à ces traits essentiels : augmentation des prix et des quantités, couplée à une augmentation des revenus.

B. Phases B : phases de baisse du taux d'augmentation des moyens monétaires

Simiand cherche ici à interpréter comment une baisse dans le taux d'augmentation des moyens monétaires peut conduire à une baisse des prix.

On pourrait penser a priori que malgré la baisse de ce taux d'augmentation, l'activité resterait soutenue car le taux d'intérêt baisserait et le capital monétaire continuerait à augmenter. Mais pour Simiand, ce qui domine, c'est le fait que le taux d'augmentation des moyens monétaires diminue : il y a un *resserrement*. Dans les phases A, c'était le profit croissant qui était le moteur : le fait pour les entrepreneurs d'anticiper une marge sans cesse plus haute.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 45

« Ce profit croissant était obtenu par une hausse des quantités produites et des prix unitaires et donc du total des valeurs des produits, qui finalement était couverte par la réalisation des échanges terminaux. »⁹⁰

La consommation finale de cette production était ainsi assurée par la hausse des revenus. Mais il fallait que des moyens monétaires soient donnés aux entreprises pour que cette consommation finale ait lieu. Ce sont les fameux « moyens d'attente », qui permettaient aux entreprises de pouvoir produire dans des branches à processus de production longs en attendant des profits plus importants.

Seulement, si l'augmentation des moyens monétaires vient à se restreindre, ce sont aussi ces « moyens d'attente » qui vont se rétracter ainsi que le crédit. Les producteurs, industriels, commerçants, vont essayer de vendre leurs produits plus vite et afin de défendre leur marge, ils vont tenter de compresser leur coût de revient. Dans ce but, ils essaient également de lutter contre la baisse des prix, en limitant par exemple les quantités produites. C'est ainsi que se développe notamment le protectionnisme, des mouvements de défense contre la concurrence étrangère.

Mais irrémédiablement, comme la hausse entraînait la hausse dans les phases A, « la baisse entraîne la baisse »⁹¹ dans les phases B. Craignant de ne pas rentrer dans leurs frais, les vendeurs cherchent à vendre plus rapidement ce qui provoque un effet sur les autres participants au marché qui, anticipant la baisse des prix, cherchent également à préserver leurs profits en vendant le plus rapidement à un prix encore intéressant. Nous avons ici toutes les caractéristiques d'un cercle vicieux.

Concernant l'évolution des revenus, Simiand remarque que la compression des coûts de revient rencontre des résistances, notamment celle de la main d'œuvre. Se produit alors un compromis. Les entreprises assurent à leurs salariés un maintien relatif de leurs salaires tout en diminuant la dépense en main d'œuvre par unité produite. Comme Simiand l'a constaté, ceci passe par une meilleure utilisation du travail (une utilisation plus productive) et un emploi plus systématique du capital, facteur plus économique. On a donc une hausse de la productivité qui permet de maintenir les salaires et les profits malgré la baisse des prix.

À l'arrivée, on a une baisse des prix, mais des gains de productivité importants. Ces derniers permettent de maintenir les revenus à leurs niveaux atteints en phase A et une augmentation encore plus forte des quantités produites.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 45

⁹¹ *Ibid.*, p. 46

C. Le progrès économique : résultat de l'alternance entre phases A et phases B

Nous avons vu comment Simiand interprétait la façon dont se déroulaient les phases A et B en partant de l'antécédent monétaire. Il s'agit pour lui maintenant d'étudier le résultat de l'alternance des deux phases, c'est-à-dire de la période dans son ensemble.

Il fait tout d'abord le lien entre l'interprétation des deux phases et les constatations réalisées précédemment :

« Tout de même, si schématique, nous le répétons, que soit cet aperçu, ne pouvons-nous pas en dégager et retenir ici que, partant de ce « primum movens », qui est respectivement selon les phases, une augmentation ou une atténuation du taux d'accroissement des moyens monétaires, nous y aboutissons bien, nous semble-t-il, à retrouver les traits qui nous ont paru, dans nos constatations avant interprétation, marquer le fonctionnement économique en l'une et en l'autre sorte de phases »⁹².

Simiand pense même qu'en approfondissant l'analyse, l'on retrouverait les constatations relatives à l'anatomie économique et aux faits non économiques. Son interprétation semble juste pour lui car elle permet de corroborer les relations entre les catégories de faits établies par les séries statistiques. Mais encore une fois, le statut de cette interprétation est un peu flou. Comme cela a été bien relevé par Marjolin, Simiand ne tire pas cette interprétation des faits. Mais il est difficile alors de lui trouver un fondement objectif. La corroboration avec les constatations réalisées précédemment ne suffit pas : il faudrait encore démontrer que cette interprétation soit juste.

Du reste, en suivant cette dernière, le « décalage » constaté plus tôt semble ainsi avoir trouvé son explication. En partant du taux d'accroissement monétaire, il est possible d'expliquer comment l'on est parvenus à ces « ordres de faits » que sont le fonctionnement économique et l'anatomie économique. Nous avons donc une véritable explication de l'enchaînement constaté plus haut, avec quelque chose de supplémentaire à « l'antériorité manifeste » qui semblait devoir faire le lien entre les différentes catégories de faits.

Simiand étudie ensuite ce qu'il résulte de l'ensemble de la période, et le résultat est édifiant :

« Si c'est bien là l'essentiel du processus lié au développement économique moderne et

92 *Ibid.*, p. 48-49

contemporain et dans les cadres d'évolution du type le plus avancé, remarquons qu'au total d'une Phase A et d'une Phase B nous avons en résultats : « Plus de bien produits, un total de revenus plus élevé, et d'ensemble, somme toute, des prix moindres, absolus, relatifs ». N'est-ce point là la définition même du « Progrès économique », telle que nous l'a enseigné la doctrine la plus classique et la plus proprement placée dans le plan économique, et telle aussi qu'y adhère l'opinion commune la plus réfléchie ? »⁹³

Ce qu'il y a à la conclusion des deux phases étudiées, c'est tout simplement le « progrès économique ». Ce dernier est défini d'une manière bien précise, que Simiand reprend à « la doctrine la plus classique », comme le concert d'une augmentation des quantités produites, d'une augmentation des revenus, et de la baisse des prix.

L'augmentation accélérée puis atténuée de la masse monétaire, constatée empiriquement, conduit par tout le processus vu plus haut au progrès économique. C'est la totalité de la période, l'addition des phases A et B qui permettent ce progrès, et non pas l'une ou l'autre. La régularité de ce progrès est constatée empiriquement :

« Ainsi cette liaison, cette succession, et ce total de résultats se montre à nous se réaliser à plusieurs reprises, en succession, dans l'évolution économique moderne et contemporaine, et même, semble-t-il bien [...] en constituer les caractéristiques les plus manifestes »⁹⁴.

Le progrès économique tel que l'entend Simiand trouve ainsi une justification empirique, mais il semble que le sociologue aille plus loin en mettant en avant cet enchaînement de relations et leur interprétation. On va sans cesse vers une économie de plus en plus complexe, c'est bel et bien l'évolution des sociétés qui intéresse Simiand. Il y a là une démarche qui dépasse la simple constatation de relations entre catégories de faits. Simiand semble vouloir dégager une lecture de l'histoire à travers sa théorie du cycle.

Nous avons vu dans ce chapitre 1 comment Simiand rendait compte de la mécanique du cycle. C'est une théorie bien particulière, qui met à jour deux phases caractéristiques représentées par un mouvement de hausse et de baisse des prix, et dont l'antécédent régulier est le taux d'augmentation respectivement accéléré et atténué des moyens monétaires. Les autres

93 *Ibid.*, p. 49

94 *Ibid.*, p. 50

ordres de faits (fonctionnement économique, anatomie économique) découlent ensuite des mouvements de prix.

Nous avons également vu que Simiand suivait les grandes étapes qu'il a établi en constituant sa méthode : constatation et interprétation des causalités. Dans l'application de cette méthode, nous avons remarqué que certains points étaient problématiques, en particulier le statut de la cause, celui de l'interprétation, ainsi que la construction des « ordres de faits ». Nous reprendrons ces points dans le chapitre 3.

Dans l'interprétation des causalités, ce qui prédomine, c'est le phénomène de croyance. C'est lorsque les individus ont confiance en la hausse auto-entretenu des prix qu'ils utilisent leurs moyens monétaires de manière productive. Lorsqu'ils pensent au contraire que les prix vont baisser, les prix baissent effectivement du fait de l'action des individus. S'intéresser aux déterminants du cycle conduit donc à s'intéresser à ceux des actions des individus. Quelles sont les raisons qui poussent les individus à agir d'une manière telle que l'on retrouve au niveau global ces phases A et B dont l'alternance conduit irrémédiablement au progrès économique ? Nous reconnaissons ici un certain rationalisme : la volonté d'aboutir à la fameuse « liaison rationnelle » dont Simiand fait acte dans ses principes de méthode. Cette rationalité du cycle est précisément ce qui manque pour que la méthode de Simiand soit, *a priori*, suivie de bout en bout. Pour la saisir, il nous faut nous attacher à l'étude des déterminants du cycle.

Ce sera l'objet de notre second chapitre. Simiand ne dégage pas ces déterminants de manière claire et nette dans ses ouvrages portant sur le cycle, mais en parcourant l'œuvre de l'auteur dans sa globalité, on comprend le rôle important qu'ils jouent. Ainsi, nous allons étudier sa théorie de la monnaie qui explique le rôle essentiel du « primum movens » : les variations de la masse des moyens monétaires. Nous verrons également que Simiand a élaboré une théorie de l'action essentielle pour comprendre les actions des individus et le progrès économique qui en résulte.

Chapitre 2 : Les déterminants du cycle et la raison collective

Après avoir étudié dans le premier chapitre le mécanisme du cycle, il est temps de rentrer dans l'analyse de ses déterminants. C'est en effet l'analyse de ces derniers qui nous permettra d'en arriver là où Simiand souhaite aboutir : la rationalité du cycle qui est en réalité liée à une « raison collective ».

Derrière les variables économiques (la production, les revenus, les prix,...), il y a ce qui les fait évoluer, le processus qui les porte. Nous avons vu toute l'importance que Simiand accordait à la confiance en la hausse auto-entretenu des prix suite à une augmentation accélérée des moyens monétaires. Ce que souhaite dégager Simiand au fond, c'est l'homme inséré dans sa société⁹⁵ :

« [...] nous avons régulièrement dégagé là un facteur causant proprement dit, *l'homme*, l'homme dans des relations et des comportements économiques ainsi caractérisés »⁹⁶

En souhaitant retrouver « l'homme » dans sa théorie, Simiand cherche en réalité à lui dégager un fondement rationnel. Il s'agit d'expliquer les comportements des individus tels qu'ils entraînent le progrès économique constaté. Dans ce but, deux théories que l'on retrouve dans l'œuvre de Simiand sont intéressantes à analyser. Nous l'avons vu, l'antécédent régulier de toutes les variations est l'accélération ou l'atténuation du taux d'augmentation de la masse des moyens monétaires. La monnaie occupe ainsi une place primordiale au sein de cette théorie. En réalité, la mécanique du cycle est intimement liée à une théorie monétaire bien spécifique ainsi qu'à une théorie de l'action de l'individu. C'est en étudiant ces théories que l'on peut réellement faire émerger les déterminants les plus fondamentaux du cycle et cette fameuse raison collective.

Cela oblige à « sortir » quelque peu de la littérature proprement consacrée au cycle pour s'attarder sur d'autres articles, mémoires et autres conférences que Simiand a livré. Pour

⁹⁵ Nous verrons que cela est en réalité hautement contestable. Voir, *supra*, chapitre 3.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 51.

beaucoup d'auteurs qui se sont intéressés à ce dernier, sa théorie du cycle est son œuvre la plus aboutie car elle permet de synthétiser les différentes composantes de tout son travail.

Nous allons tout d'abord étudier comment Simiand comprend la monnaie et quelle importance a cette interprétation dans sa théorie du cycle. Ceci nous conduira à considérer l'importance de l'homme au sein de cette théorie, et à étudier la modélisation du comportement de ce dernier.

Notre travail sera à chaque fois divisé en deux étapes : expliquer la nature des déterminants, et leur lien avec la « mécanique » du cycle telle que nous l'avons dégagée dans le premier chapitre. Ceci nous permettra de comprendre en quoi ces déterminants entraînent Simiand à parler d'une « raison collective », dont le statut sera questionné dans le chapitre suivant.

Section 1 : Les variations de la masse monétaire et la théorie de la monnaie

S'intéressant au fait monétaire, Simiand a développé une théorie qui dénote de celle de ses contemporains. Elle est très importante pour bien comprendre le lien entre les variations de la masse monétaire en tant qu'antécédent des phases A et B et l'interprétation de ces phases telle qu'elle a été fournie par Simiand, et dont nous avons rendu compte dans le chapitre précédent.

Nous allons ainsi étudier la théorie de la monnaie telle qu'elle a établie par Simiand⁹⁷. Il ne s'agit pas de rendre compte de cette dernière dans toutes ses dimensions mais de relever les aspects qui nous permettront de faire le lien avec sa théorie du cycle. Nous allons ainsi voir en quoi la monnaie est chez Simiand un déterminant essentiel du cycle. Pour cela, nous sommes tenus d'étudier la nature de la monnaie et de comprendre pourquoi elle est vue comme une « réalité sociale relative » par François Simiand. Puis, nous verrons en quoi cette conception de la monnaie a une incidence sur sa théorie des fluctuations longues.

A. La nature de la monnaie : une réalité sociale relative

Le traitement de la monnaie chez Simiand fait certainement partie de ses travaux les plus intéressants. Son mémoire de 1934, intitulé « La monnaie, réalité sociale »⁹⁸ fournit les détails de sa conception de la monnaie, et son titre donne à l'avance une idée de la nature de

⁹⁷ Nous nous inspirerons notamment du texte suivant : GILLARD, L. et ROSIER, M., « Le traitement de la monnaie », dans GILLARD, L. et ROSIER, M. (sous la direction de), *François Simiand (1873-1935) : Sociologie – Histoire – Économie*, Amsterdam, édition des archives contemporaines, 1996, p. 201-212.

⁹⁸ SIMIAND, François, « La monnaie, réalité sociale », *op.cit.*, p. 213-279.

cette conception. Avant de rentrer dans l'analyse de cette dernière, il faut bien préciser à quel point Simiand se situe en rupture par rapport aux conceptions qui le précèdent. Son point de départ est en effet la critique des travaux qui excluent la monnaie dans la procédure de l'appréciation de la valeur des biens. Ces travaux mettent en avant que la valeur d'un bien ne pourrait être mesurée qu'en termes de quantité de travail (incorporé chez Ricardo, commandé chez Smith), de temps de travail socialement nécessaire (Marx) ou en fonction de l'utilité qu'il renferme (Menger). Ces conceptions sont fausses pour Simiand car elles ne voient la monnaie que comme un voile qui n'aurait aucune incidence sur la valeur des biens. Il est nécessaire d'établir une théorie qui d'une part rende compte du rôle essentiel de la monnaie dans les échanges, et qui d'autre part mette en avant la dimension sociale inhérente à cet objet. C'est la visée du mémoire de 1934.

Malgré tout l'intérêt que l'on peut porter à ces questions, nous aurons pour objectif de nous attarder sur le point fondamental de la nature de la monnaie, et de voir en quoi celle-ci est si essentielle à la compréhension de la mécanique du cycle économique. Il est important de définir ce que nous entendons par « dimension sociale de la monnaie » avant d'étudier les implications de cette dimension.

1. La nature de la monnaie : un caractère originellement social

Dans son mémoire de 1934, Simiand élabore une théorie de la monnaie qui met en exergue la dimension sociale de cet objet. En réalité, ce caractère social se retrouve dès les origines. Simiand distingue trois périodes différentes dans l'appréciation du fait monétaire, et ces trois périodes sont corrélées aux stades de la connaissance du fait religieux, que le sociologue détaille également dans ce mémoire :

« Le premier est la croyance simple, entière, sans critique, en la valeur et en la réalité absolue des dogmes ou des rites. Le second est l'attitude que l'on caractérise souvent de l'épithète de « voltairienne » : cette réalité prétendue n'est qu'apparence, illusion, voile devant la réalité ; cette valeur non seulement n'est pas absolue, mais n'est que superstition (sinon même supercherie). Mais le troisième est de reconnaître avant tout ce fait comme un fait ; d'en étudier la manifestation, les diversités, les variations, et d'abord de façon aussi objective que possible, c'est-à-dire non point par une introspection de conscience [...] mais par une reconnaissance positive de ce fait, là et dans les conditions où il peut être atteint indépendamment [...] ; et donc pour cela, de l'étudier dans la société, dans les sociétés humaines [...] »⁹⁹.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 228.

En plus de mettre une fois de plus en avant sa méthode de « reconnaissance positive » des faits¹⁰⁰, ce passage nous permet de voir les liens que Simiand fait entre la monnaie et la religion. Il s'attache par la suite à montrer que ce processus de connaissance du fait religieux touche également le fait monétaire.

Le premier stade est celui de la « croyance sans critique » en les dogmes et les rites. Il est évident pour Simiand, tant les preuves historiques abondent, que la monnaie a connu cette période de croyance absolue en sa richesse elle-même :

« De la valeur absolue attribuée aux métaux précieux d'être une richesse, d'être même la richesse par excellence [...] est-il besoin de rapporter en détail tant de témoignages anciens et variés, en diverses civilisations, dans le folklore, le langage, la poésie, la coutume, le droit ? »¹⁰¹.

Le second stade appliqué à l'analyse du fait monétaire conduit à voir le moyen monétaire non comme une richesse dans l'absolu, mais comme une illusion, un voile devant la réalité. C'est le stade de la théorie monétaire au moment où Simiand écrit, et celui qu'il entend dépasser. Pour lui, la monnaie, en tant qu'elle est reconnue comme telle socialement, produit des effets de croyances sociales. Simiand multiplie alors les exemples d'études de sociétés dans lesquelles le moyen monétaire, loin d'être choisi seulement pour des raisons de « qualité intrinsèque » (durabilité, inaltérabilité,...) ou de simple convention sociale, était avant tout lié à des croyances sociales voire religieuses :

« Pouvoir magique, pouvoir guérisseur, trouverions-nous ailleurs ; et cela veut dire encore à ces stades sociaux : propriétés, qualités, caractères de nature supraphysique, reconnus à ces matières par une croyance sociale qui en fonde la valeur spéciale et supérieure, donc le désir de possession chez les groupes et les individus, donc le pouvoir d'action sur les biens ou les actes des autres. »¹⁰²

Cet extrait est fondamental : Simiand énonce d'une part ce fait selon lequel la valeur de la monnaie serait corrélée à une forme de croyance sociale, d'autre part que la « supériorité de cette valeur » entraînerait son désir de possession par les individus car elle permet un « pouvoir d'action » sur les autres. Cette vision de la monnaie comme un « pouvoir d'action » sera

100Un peu plus loin dans le texte, il est fait mention que cette reconnaissance positive du fait doit conduire à déterminer ce qui est concomitant de ce dernier, par quoi il est conditionné et ce qu'il conditionne. *Ibid.*, p. 228.

101*Ibid.*, p. 228.

102*Ibid.*, p. 233.

importante pour la suite de notre exposé.

Le troisième stade de la connaissance scientifique doit permettre non seulement de reconnaître la monnaie comme une réalité sociale mais d'étudier cette dernière comme un fait, et donc en analyser les variations selon les différentes sociétés humaines. C'est l'étape de la « sociologie positive ». Étape importante, car si Simiand critique le second stade et la théorie présente en matière de monnaie, il ne veut pas non plus (re)tomber dans la « superstition de l'étude originelle »¹⁰³. Ludovic Frobert met bien en avant que Simiand cherche dans son « traitement positif » de la monnaie à éviter d'extrapoler une théorie présente à partir de superstitions originelles¹⁰⁴ : « l'épisode originel a une importance indéniable, en dévoilant le caractère social et symbolique de la monnaie, mais celle-ci en tant qu'institution ne se réalise complètement que dans ses formes évoluées, qu'au terme de son développement ; si elle tire son identité sociale et symbolique de ses origines, elle ne réalise ses virtualités et sa nature exacte que progressivement. »¹⁰⁵. Simiand a réalisé un travail important en mettant en avant le caractère originellement social de la monnaie, mais cette dernière a subi des transformations qu'il s'agit de prendre en compte dans une analyse positive :

« Mais tout de même la valeur économique, et justement avec le développement même de l'économie moderne, s'est, avons-nous reconnu, laïcisée, c'est-à-dire rendue distincte, séparée des valeurs éthico-religieuses. Si grande que nous fassions la part des survivances – et nous savons effectivement par beaucoup d'autres ordres de faits que cette part est grande, d'une durée et d'une ténacité insoupçonnées – ne serait-il pas assez surprenant d'aboutir à trouver, comme base essentielle et ultime de références pour tout le système des prix de l'économie la plus avancée, un reste de superstition magico-religieuse, devenue étrangère, du reste, aux croyances et pratiques des religions du type le plus avancé aussi ? »¹⁰⁶.

L'étude positive que Simiand entend mener commence par une démonstration de la nécessité de la monnaie dans une économie d'échange¹⁰⁷. Il se demande ensuite si la monnaie sous forme de métal précieux ou à base de métal précieux est nécessaire. Il répond

103SIMIAND, François, *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie*, op.cit., Tome II, p. 577.

104Frobert met également en avant que cette tendance à lutter contre l'étude de l'homme primitif « érode dangereusement le paradigme sociologique ». On ne peut étudier la sociabilité humaine à travers ses communautés anciennes, c'est dans les sociétés modernes, dans les « économies d'échanges complexes » que se trouve la clé de cette étude, notamment à travers « la dialectique des conflits sociaux, de l'innovation et du progrès », comme nous le verrons plus loin. FROBERT, Ludovic, *Le travail de François Simiand*, Paris, Economica, 2000, p. 104-105.

105Ibid., p. 114.

106SIMIAND, François, « La monnaie, réalité sociale », op.cit., p. 238.

107Les détails de cette démonstration ne sont pas d'une utilité centrale à cet exposé, pour plus de précisions, se référer au III du mémoire de Simiand.

immédiatement par la négative : « Nécessairement ? Non, sans doute puisque, avons-nous vu, d'autres choses ont servi et servent encore de monnaie. »¹⁰⁸. Et il ajoute : « Mais elles présentaient, avec les métaux précieux, avons-nous vu aussi, ce caractère commun d'être au moins originairement – dans le milieu social où nous les atteignons avec cette fonction – des choses revêtues d'une valeur extra-économique, religieuse, magique, morale »¹⁰⁹. Ceci est important : si la monnaie ne circule pas forcément sous forme de métaux précieux, son moyen de circulation est toujours lié à quelque chose d'extra-économique¹¹⁰. C'est le caractère distinctif de la monnaie : quelle que soit la société qui l'utilise, elle représente quelque chose qui dépasse l'objet économique, pour atteindre le social sous une forme « religieuse, magique ou morale ».

Mais, avec la mise en garde signalée plus haut, et pour rompre le lien entre monnaie et sacré, il semble pour Simiand pertinent d'étudier celle-ci « en économie pleinement « laïque » »¹¹¹, c'est-à-dire une économie dans laquelle les échanges se font avec une monnaie inconvertible en métaux précieux. Cette dernière apparaît par deux moyens. Simiand distingue une origine « économique » (pays « jeunes » qui n'ont pas de métaux précieux et qui ont besoin de « se créer » un référent pour échanger) et une origine « extra-économique » (périodes de crises au sein desquelles la convertibilité peut être suspendue, ce qui entraîne une émission de moyens monétaires non convertibles)¹¹².

C'est dans ce cadre que Simiand entend dévoiler ce qu'est la valeur véritable de la monnaie.

2. La valeur de la monnaie en termes de confiance et de défiance

Une fois établi ce cadre « laïque » d'une économie d'échange utilisant une monnaie sans base de métal précieux, on peut réaliser une étude positive qui nous enseignerait la valeur véritable de la monnaie. Il est intéressant de voir qu'à nouveau, Simiand pour réaliser une étude « positive », a besoin d'atteindre l'objet qu'il étudie de manière la plus objective possible, et donc de définir un cadre bien particulier. Cette dernière, pour Simiand, ne peut s'apprécier en des termes purement statistiques, car elle est bien plus qu'une simple unité de compte.

¹⁰⁸*Ibid.*, p. 237

¹⁰⁹*Ibid.*, p. 237

¹¹⁰C'est ainsi qu'elle peut avoir une valeur qui soit indépendante du prix des autres marchandises.

¹¹¹*Ibid.*, p. 238

¹¹²Simiand remarque qu'il n'y a pas fondamentalement de différence entre le fonctionnement de systèmes monétaires inconvertible et convertible, sauf si le premier connaît un accroissement de monnaie « démesuré ». Il en profite pour « railler » les auteurs qui pensaient qu'une émission de monnaie inconvertible allaient forcément entraîner une dépréciation proportionnelle de sa valeur. Ces auteurs qui se situeraient dans la perspective de lutter contre « l'illusion des origines » seraient pourtant fortement affectés par le fétichisme de l'or. *Ibid.*, p. 239

Qu'est-ce que la monnaie pour Simiand ? C'est avant tout un « bon d'emploi, légalement habilité, dans les limites de l'autorité qui l'a mis en circulation. »¹¹³. Cette définition n'est pas nouvelle pour Simiand, en 1924, dans son compte-rendu d'un ouvrage de Cassel¹¹⁴, il définissait la monnaie en des termes similaires : « Le caractère essentiel d'une monnaie, métallique ou non, est de servir à acheter »¹¹⁵ Ceci correspond à la définition juridique de la monnaie, mais elle signifie quelque chose en termes économiques. Le terme « emploi » doit être explicité ; pour Simiand, la monnaie peut permettre d'accéder à diverses sortes d'objets (achats de marchandises, services, biens durables, titres, etc...). Mais ce qui est moins souvent remarqué pour lui, c'est sa capacité à différer les achats, à prendre une liberté dans le temps.

La valeur de la monnaie résultant du rapport entre ces emplois possibles et la masse des moyens monétaires émis, elle est difficile à estimer du fait de cette liberté dans le temps qu'elle permet :

« Mais nous devons tout autant apercevoir que ce gage global, sur lequel cette monnaie est en quelque sorte, « assignée », est un ensemble fort complexe, bien difficile à exprimer et totaliser en valeur présente (car une bonne part de ses éléments ne sont, nous venons de la voir, pas évalués en prix définis explicites dès ce moment) ; et plus encore en valeur future, à dates indéterminées (nombre de ces emplois possibles étant, de plus, peu prévisibles sûrement). »¹¹⁶

La valeur de la monnaie réside donc également dans le rapport entre les emplois futurs et la masse des moyens monétaires futurs. On touche ici au cœur de la pensée monétaire de Simiand : le futur étant incertain, les emplois futurs et la masse des moyens monétaires future ne pourront être qu'indéterminés, et la valeur de la monnaie le sera également. Comment alors estimer la valeur du gage et sa variation dans le futur ?

« [...] la valeur de ce gage n'est pas objet de détermination positive, statistique, mais est seulement matière d'appréciation, d'estimation, d'opinion, et donc, et surtout quant au futur, disons en un seul mot, *matière de « confiance »* (ou de défiance) »¹¹⁷

On retrouve cette idée centrale de confiance, celle qui était déjà si importante dans l'interprétation des phases A et B dont on a rendu compte dans le premier chapitre. Elle est bien

113Ibid., p. 240.

114SIMIAND, François, « Compte-rendu de G.Cassel, *La monnaie et le Change après 1914* », *L'année sociologique*, nouvelle série, vol.1, 1923-1924, p.787-792.

115Ibid., p. 788.

116SIMIAND, François, « La monnaie, réalité sociale », *op.cit.*, p. 240 – 241.

117Ibid., p. 241. C'est Simiand qui souligne.

spécifique lorsqu'on parle d'une monnaie non convertible, cela signifie que les individus ont confiance en la valeur d'un moyen monétaire émis par l'État :

« [...] confiance globale, et de sentiment, de foi, autant ou plus que de déraisonnement, dans le pays émetteur, dans l'avenir de ce pays. Et déjà on conçoit, de ce chef, que cette confiance puisse être différente de qualité, de degré : entre les nationaux de ces pays et les étrangers ; parmi les nationaux eux-mêmes, suivant les milieux et les classes, selon les temps, d'élan ou de dépression, voire suivant les partis et les perspectives politiques ; parmi les étrangers, selon leur position ou leurs tendances, leurs informations, leurs sentiments ou appréciations de ce pays. »¹¹⁸

Simiand intègre ici l'idée que cette confiance est forcément relative, elle est plus ou moins forte selon les milieux sociaux, et donc la valeur accordée au gage monétaire sera fluctuante.

Nous avons vu que la monnaie était déjà reliée dans ses formes primitives à l'idée de « pouvoir ». Dans sa forme évoluée, elle constitue ce que Simiand appelle un « pouvoir d'acheter et un « pouvoir d'attente » car, comme nous venons de le voir, la monnaie permet à la fois d'acquérir des biens et de différer les achats.

La prise en compte du futur dans son analyse implique celle de l'incertitude. Selon Ludovic Frobert, « cette incertitude explique donc que ces évaluations ont une origine et une nature non pas individuelles, rationnelles et pleinement conscientes, mais conventionnelles et sociales »¹¹⁹. Il ajoute : « elle exprime, en effet, symboliquement le degré de confiance ou de défiance que les différents groupes ont dans la Société dans laquelle ils vivent »¹²⁰. C'est ici que la question de l'appréciation de l'individu rentre en ligne de compte. Ce dernier va devoir estimer ses emplois futurs, mais également la masse monétaire future, en sachant que cette dernière peut être sujette à une variation de quantité « forte, brusque, dépendante de conditions qui échappent à une prévisibilité définie »¹²¹. Simiand insiste bien sur le fait que cette appréciation sera encore une fois relative au groupe social, et surtout sur son caractère « déraisonné ».

¹¹⁸*Ibid.*, p. 241

¹¹⁹FROBERT, Ludovic, *Le travail de François Simiand, op.cit.*, p. 117

¹²⁰*Ibid.*, p. 117

¹²¹SIMIAND, François, « La monnaie, réalité sociale », *op.cit.*, p. 242

C'est bel et bien la confiance qui est le guide de cette appréciation :

« Par là, nous atteignons au fond véritable qui est à reconnaître à la valeur d'une telle monnaie, en ses divers comportements eux-mêmes. Ce fond n'est pas fait d'éléments physiques, quantifiés ou quantifiables, entre lesquels s'établit un rapport mathématique qui constitue ou mesure cette valeur. Il est fait d'appréciations, d'estimations, de croyances, de confiance, de défiance, produit de sentiment autant que de raison [...] c'est simplement et d'ensemble une croyance et une foi en cette expression de valeur qui porte la marque d'un pays. »¹²².

Ici nous est résumé par Simiand ce qui est au fondement de la valeur de la monnaie : un pouvoir d'acheter et d'attente qui est légalement émis par une autorité et qui témoigne de la confiance des individus en cette dernière.

C'est à ce titre que la monnaie est bel et bien une réalité sociale, la croyance et la foi qui lui sont propres produisent des effets sur les comportements des individus : « et si cette croyance et cette foi ont un rôle effectif sur les éléments physiques eux-mêmes de la vie économique, c'est que ce ne sont pas idée et sentiment simplement subjectifs »¹²³. L'effet des phénomènes de croyance sur les comportements individuels apporte un fondement objectif à la monnaie qui prend ainsi son caractère de « réalité sociale ». Une réalité sociale relative, fonction des différents groupes sociaux, pays,... dans lesquels la monnaie est émise.

La nature de la monnaie ainsi dévoilée, il est temps d'étudier plus en détail comment elle influe sur les comportements individuels et par là sur les fluctuations économiques.

B. La monnaie et les fluctuations économiques

Nous avons vu la manière dont Simiand caractérisait la monnaie, cette nature de la monnaie est un bon facteur d'explication de la mécanique du cycle étudiée plus haut et notamment du rôle primordial, nous l'avons vu, des variations de la masse monétaire. Nous allons développer ce lien en étudiant comment les phénomènes de croyance engendrent chez les individus ces comportements qui, finalement, conduisent au progrès économique.

1. Le rôle de la croyance originelle

Nous avons vu que Simiand repérait dès les origines le caractère social de la monnaie.

¹²²*Ibid.*, p. 243

¹²³*Ibid.*, p. 243

Ceci rejoint en partie les thèses de Mauss sur le don, comme le remarque Frobert : « la monnaie est une foi sociale ; elle a donc une fonction symbolique, celle de signifier une forme de participation et de confiance en un collectif »¹²⁴. Et il ajoute : « la monnaie serait, en quelque sorte, l'équivalent moderne du totem »¹²⁵. Cette vision de la monnaie comme un totem qui représenterait l'ensemble des membres de la société n'est pas sans incidence, elle est en effet « à l'origine du finalisme inconscient dont est porteur la monnaie et qui structure le social »¹²⁶. On retrouve ici le chemin du développement économique et du progrès spontané : la monnaie jouant le rôle d'un totem moderne structure la société en dirigeant les comportements des individus qui sont attachés à cette dernière. Frobert caractérise cet attachement « d'aveugle » et de « providentiel »¹²⁷. Il y aurait donc un déterminisme dans la théorie de Simiand, et quelque chose qui ressemble à une forme de finalisme si l'on rapproche la construction de cette théorie de la monnaie et la théorie du cycle. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre 3.

Ce qui est important ici, c'est de comprendre comment les croyances originelles impliquent un attachement fort en la monnaie, à la source des comportements économiques. Nous avons ainsi une explication du rôle si important donné aux variations de la masse des moyens monétaires dans la mécanique du cycle.

Dans son mémoire, Simiand insiste également sur l'importance de ces croyances originelles, bien que comme nous l'avons vu, elles ne permettent pas d'expliquer en totalité la valeur de la monnaie qui serait une institution moderne. Lorsqu'il reprend l'analyse des monnaies convertibles, donc à base de métal précieux, il met cependant à jour le rôle persistant des croyances originelles. « Originairement », c'est le fameux « pouvoir d'action supérieur » sur les hommes qui conférait à un métal le titre de monnaie, c'est donc ce dernier, et les croyances qu'il engendre, qui ont fondé l'or et l'argent (par exemple) comme métaux monétaires. Pour Simiand :

« [...] il se peut que la nature originaire de ces croyances sociales soit allée se résorbant ; beaucoup moins qu'on ne le pense volontiers, à vrai dire, et cela jusqu'à nos sociétés économiquement avancées, là-même ce substrat lointain n'est nullement négligeable, comme fait actuel, et d'autant moins qu'il est moins conscient et moins analysé »¹²⁸

Bien que cette nature originaire « se résorbe », il n'en reste pas moins qu'elle continue à

124FROBERT, Ludovic, *Le travail de François Simiand*, *op.cit.*, p. 104

125*Ibid.*, p. 104

126*Ibid.*, p. 104

127*Ibid.*, p. 104

128SIMIAND, François, « La monnaie, réalité sociale », *op.cit.*, p. 247-248

agir sur l'esprit des hommes, et ce jusque dans le « plan économique » :

« De par leur vertu extra-économique, dans le temps où ils en gardaient grande faveur, les métaux précieux ont pris action sur les hommes, sur les choses, dans le plan économique lui-même. Ce pouvoir s'est progressivement transposé, concentré dans ce plan : pouvoir d'obtenir des services, pouvoir d'obtenir des choses, en échange de cet or ou de cet argent. Et pourquoi ? Parce que le bailleur de services ou de choses pensait bien recevoir à son tour, avec cet or ou cet argent, un pouvoir semblable sur des actions ou des choses d'autres hommes »¹²⁹.

On retrouve encore cette idée de « pouvoir d'action », ainsi que la confirmation que la monnaie et son cortège de représentations influent sur les comportements des individus. Le métal précieux, de par sa dimension « extra-économique », est porteur de représentations dont l'effet reste à analyser.

2. Un « retentissement dans l'esprit des hommes »

Nous avons vu que la valeur de la monnaie ne pouvait se comprendre seulement comme le rapport mécanique entre la masse des emplois et celle des moyens monétaires. L'évaluation des deux masses dans un climat d'incertitude nécessite de prendre en compte la psychologie des hommes, et plus particulièrement des groupes sociaux dans lesquels ils sont insérés :

« Si [la] valeur économique varie alors, elle varie seulement par le fait du retentissement de ces mouvements physiques dans l'esprit et sur les actions et réactions non pas des hommes comme individus, mais des groupes fonctionnels, des classes, des Nations, de la société toute entière »¹³⁰.

C'est ce retentissement de la variation d'une masse monétaire dans l'esprit des hommes qui explique au final « les actions et réactions » des individus. C'est ainsi que dans les cas où la masse des moyens des moyens monétaires augmente de manière très rapide¹³¹, « plus que de raison », le sentiment de confiance peut vite se déliter pour passer à la défiance. En effet, la hausse des prix consécutive peut également s'accélérer de manière importante, plus importante que celle des moyens monétaires, et ainsi appeler « une nouvelle augmentation des moyens

¹²⁹*Ibid.*, p. 248

¹³⁰*Ibid.*, p. 247

¹³¹Ce sont les fameuses phases A". Voir, *infra*, chapitre 1.

monétaires, au lieu d'être appelée par elle »¹³².

Ce qui se produit dans ces cas, c'est un « retentissement » dans l'esprit des individus qui doit s'expliquer par ce sentiment de croyance en une hausse toujours plus forte des prix provoquée par une augmentation (trop) importante de la masse des moyens monétaires. La valeur de la monnaie se dégrade, mais ceci ne peut être expliqué de manière mathématique. On revient ainsi à la nature de la monnaie qui est davantage affaire de sentiments et de croyances. Parce qu'elle est une réalité sociale, elle produit des effets réels sur les comportements des individus dans le « plan économique ». Parce qu'elle est une « réalité sociale relative », elle produit avant tout des effets sur les groupes sociaux, et ces effets vont varier en fonction de la psychologie différenciée de chaque groupe.

3. Monnaie et progrès économique

En conséquence de ce qui vient d'être exposé, on comprend mieux le rôle central que joue la monnaie dans la théorie des fluctuations longues. Les variations de la masse des moyens monétaires portent avec elles des représentations diverses qui engendrent des phénomènes de confiance ou de défiance.

Nous l'avons vu dans le premier chapitre, les phases A et B, caractérisées respectivement par la hausse et la baisse des prix, ont pour antécédent régulier les variations de la masse monétaire. Nous avons également vu comment Simiand parvenait à expliquer ce lien de causalité : en montrant comment les individus réagissaient face à aux variations. Ce qui est intéressant, c'est de voir que la nature du moyen monétaire nouveau influe sur son utilisation future. Ainsi, en phase A, selon que la monnaie nouvelle résulte d'une opération économique ou soit de caractère « extra-économique », l'utilisation qui en sera faite aura toutes les chances d'être productive dans le premier cas, et plutôt à des fins de consommation dans le second cas. Nous voyons ici comment peuvent jouer les représentations sociales du moyen monétaire nouveau dans l'esprit des individus et comment, au final, elles vont entraîner des actions différentes de ces derniers. Dans son mémoire de 1934, Simiand prend l'exemple des masses d'or et d'argent qui arrivent dans la péninsule Ibérique au XVIème siècle, en quantité « sans précédent »¹³³ et « qui donnent, à l'État et aux particuliers de ce pays, une représentation sociale, sans précédent aussi, de la richesse sans bornes en même temps que sans effort »¹³⁴. Simiand ajoute ensuite que cet argent acquis « sans effort » a été utilisé en biens de

¹³²*Ibid.*, p. 243

¹³³*Ibid.*, p. 252

¹³⁴*Ibid.*, p. 252

consommation, malgré la hausse des prix, car la certitude de voir « les prochaines galères [apporter] encore pareille abondance gratuite »¹³⁵ influençait les comportements des individus.

Nous avons également vu que la « vitesse d'augmentation » des moyens monétaires était importante. Simiand différencie l'augmentation soutenue des moyens monétaires, mais inférieure à la hausse des prix et l'augmentation « déraisonnée » des moyens monétaires, supérieure à la hausse des prix. Nous avons vu plus haut comment le « retentissement » dans l'esprit des individus de cette variation entraînait alors la confiance ou la défiance chez les individus.

Il est également essentiel de signaler l'importance de la monnaie comme « pouvoir d'attente ». L'étude de la mécanique du cycle nous a conduit à dégager l'importance du rôle de l'espérance du profit croissant lorsque les moyens monétaires augmentent de façon soutenue (phase A), et au renversement de perspective consécutif au « resserrement » caractéristique de la phase B. En suivant Simiand, les « moyens monétaires nouveaux, entrant dans les « canaux de la circulation » surtout par des emplois en la production, servent à augmenter les moyens de production, les productions ; et cela parce que la monnaie fait ici fonction d'anticipation sur les valeurs futures qui seront produites, et même fonction de réalisation anticipée de ces valeurs, anticipation qui permet justement de faire, d'acquérir en avance ce qu'il faut pour arriver à ces produits accrus »¹³⁶. Ainsi, en phase A, ce sont les plus entreprenants qui par le crédit mobilisent la monnaie et, en l'employant de manière productive, engendrent le processus de croissance que nous avons étudié dans le premier chapitre. C'est la monnaie qui leur permet d'anticiper les valeurs futures produites, et cette capacité est encore une fois relative au groupe social : « la psychologie particulière de chaque groupe, ainsi que sa position sociale le rendent plus ou moins apte à capter, et surtout, plus ou moins favorable au développement, de cette vertu dynamique de la monnaie »¹³⁷.

Nous voyons ainsi en quoi la monnaie est bel et bien un déterminant du cycle : sa nature sociale, que l'on peut percevoir dès les origines à travers un lien avec le sacré, lui confère des représentations qui agissent, « retentissent », sur l'esprit des individus dans le plan économique. Nous voyons que la réalité sociale de la monnaie produit bel et bien des effets réels à partir du moment où elle conditionne le comportement des individus. La monnaie dans cette théorie est ainsi conférée d'une certaine rationalité : elle entraîne le progrès économique en orientant les

¹³⁵*Ibid.*, p. 252

¹³⁶*Ibid.*, p. 253

¹³⁷FROBERT, Ludovic, *Le travail de François Simiand, op.cit.*, p. 121. Simiand développe dans le texte les groupes pour lesquels la monnaie peut faire office d'une providence sociale et ceux pour qui son développement n'est pas à leur avantage. La monnaie est à l'avantage relatif des emprunteurs, des débiteurs, et au désavantage relatif des bailleurs, des rentiers, des prêteurs, qui ont un rôle passif.

actions et réactions dans le sens de ce dernier. Cette rationalité sera questionnée dans le chapitre suivant.

Mais avant cela, il faut passer à l'analyse d'un autre déterminant du cycle : une théorie de l'action économique bien particulière qui permet également de comprendre davantage le sens du développement économique tel que nous l'avons exposé.

Section 2 : La théorie de l'action

L'analyse de la nature de la monnaie et ses implications sur la théorie des fluctuations longues nous ont conduit à voir que la monnaie et ses représentations déterminent les comportements des individus. La volonté de remettre « l'homme » au centre de sa théorie est manifeste, nous avons vu au début de ce chapitre que sa démarche était pleinement consciente. C'est une démarche pleinement consciente chez Simiand, comme nous avons pu le voir au début de ce chapitre.

Il est donc clair pour Simiand que sa théorie des fluctuations longues est liée à des phénomènes humains, donc psychologiques. Cela va le conduire à établir une modélisation des comportements des individus dans le plan économique. Nous allons d'abord voir les fondements de cette « théorie de l'action », puis comment elle peut être relié au développement économique.

A. Présentation de la théorie de l'action

1. Présentation formelle

Une première formulation de cette théorie a été élaborée à partir des travaux de Simiand sur le cycle du charbon¹³⁸. Il montre ainsi comment les différents producteurs sont attachés à leur revenu nominal. Mais c'est dans *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie* qu'il parvient à une synthèse plus complète de ces résultats¹³⁹.

« (I) les mouvements globaux du salaire paraissent avoir pour antécédent immédiat et régulier un jeu de tendances des catégories de personnes économiques directement intéressées, catégorie ouvrière, catégorie patronale...

138SIMIAND, François, *Le salaire des ouvriers des mines en France*, Thèse de Doctorat en Droit, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1904, p. 152-154

139Le travail de 1932 apporte la « condition provocatrice » de ce jeu de tendances : les fluctuations de prix.

(II) Ces tendances sont les suivantes :

1. tendance à maintenir le revenu monétaire atteint ;
2. tendance à ne pas augmenter son effort propre ;
3. tendance à augmenter le taux du gain monétaire ;
4. tendance à diminuer son effort.

(III) Pour chacune de ces catégories, catégorie ouvrière, catégorie patronale (...) chacune de ces tendances en cet ordre est de force supérieure à celle ou celles qui suivent (ou inversement de force inférieure à celle ou celles qui précèdent) ; et donc, en cas d'incompatibilité entre les satisfactions, est satisfaite avant la ou les suivantes et même aux dépens de la satisfaction de celles-ci...

(IV) Entre les deux catégories ouvrière, patronale, les tendances de même rang se balancent sensiblement et, par suite, en cas d'incompatibilité entre leurs satisfactions, composent entre-elles en une certaine proportion.

(III-IV) Des propositions (III) et (IV) combinées se dégage le corollaire : qu'entre tendances de rang différent des deux catégories ouvrière, patronale, la tendance de rang plus élevé a force supérieure, et donc peut commander, de, chacune de ces parties, à celle de rang moins élevé de l'autre partie... »¹⁴⁰.

Simiand ajoute : « Il est aisé de voir que, par application et par développement de ces formules, nous retrouvons bien les diverses liaisons et conditions que notre expérience nous a fait régulièrement ressortir »¹⁴¹. Il veut ainsi montrer, et Lucien Gillard le rappelle¹⁴², que son travail est le fruit d'observations empiriques et non pas d'un conceptualisme se basant sur une « introspection *a priori* »¹⁴³.

2. Interprétation de cette théorie

Lorsqu'on s'attarde sur les quatre tendances que Simiand met à jour, on constate d'une part que les tendances aux gains l'emportent sur les tendances à l'effort, et d'autre part que les tendances conservatrices l'emportent sur les tendances novatrices. Steiner remarque que Simiand impose le premier point, « sans vraiment fournir d'explication »¹⁴⁴. « Les tendances ont

140SIMIAND, François, *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie*, op.cit., tome II, p. 496-497

141Ibid., p. 497.

142GILLARD, Lucien, « Le dilemme productivité - répartition », dans GILLARD, L. et ROSIER, M. (sous la direction de), *François Simiand (1873-1935) : Sociologie – Histoire – Économie*, Amsterdam, édition des archives contemporaines, 1996, p. 178.

143Ibid., p. 178

144STEINER, Philippe, « Note à propos de la théorie de l'action sous-jacente au dilemme productivité-répartition », dans GILLARD, L. et ROSIER, M. (sous la direction de), *François Simiand (1873-1935) : Sociologie – Histoire – Économie*, Amsterdam, édition des archives contemporaines, 1996, p. 198

donc une force variable au sein d'un même individu », ainsi leur « leur ordre doit être conçu strictement »¹⁴⁵.

Autre élément important : Simiand énonce à travers ce jeu de tendances la façon dont les relations sociales vont intervenir entre patrons et ouvriers. C'est la tendance de rang le plus élevé qui s'impose face à une tendance de rang plus faible lorsque les deux groupes sont opposés. Et lorsque ce sont deux tendances de même rang qui s'affrontent, « elles ne peuvent recevoir satisfaction qu'à la condition de mettre en œuvre des tendances d'un rang inférieur »¹⁴⁶. Ainsi, si les individus des deux groupes veulent continuer à avoir le même gain, il faudra qu'ils augmentent leurs efforts. C'est ici que l'on touche au cœur de cette théorie de l'action, et à « l'apport de Simiand le plus remarquable »¹⁴⁷ en ce domaine.

Il faut à présent voir comment Simiand prend en compte cette théorie dans celle des fluctuations longues.

B. Théorie de l'action et progrès économique

1. *Relations entre la théorie de l'action et les phases A et B*

Le jeu d'actions et de réactions que l'on vient d'étudier, entre deux groupes aux intérêts conflictuels, peut être relié à la mécanique du cycle.

En phase A, on assiste, comme nous l'avons vu dans le chapitre 1, à une augmentation générale des valeurs produites, des prix et des revenus. Cela provoque chez les patrons et les ouvriers « une tendance à augmenter leurs gains monétaires le plus possible, tout en minimisant au maximum leur effort respectif »¹⁴⁸. En effet, étant donné que les salaires augmentent, le salarié n'est pas incité à augmenter son effort, et le patron pas entraîné à augmenter la productivité compte tenu des débouchés multiples qui présentent à sa production. Nous avons vu en analysant la monnaie que c'est cette dernière qui, avec sa fonction « d'anticipation sur les valeurs futures », permettait d'acheter plus cher lorsque la monnaie abonde et que les profits vont croissants. Des deux côtés, ouvriers comme patrons, on se tourne donc vers le gain.

Mais en phase B, la baisse des prix entraîne chez les ouvriers une tendance à conserver coûte que coûte leur revenu monétaire. Ils vont ainsi être enclins, conformément à la théorie formelle que nous avons exposé, à augmenter leur effort. Chez les patrons, on souhaite

¹⁴⁵*Ibid.*, p. 198

¹⁴⁶*Ibid.*, p. 198

¹⁴⁷*Ibid.*, p. 199

¹⁴⁸MARCEL, Jean-Christophe, *Le durkheimisme dans l'entre-deux guerres*, Paris, PUF, 2001, p. 118

augmenter la productivité et ces derniers vont donc chercher à innover, à trouver de nouvelles techniques de production moins coûteuses. « En somme, c'est la résistance à la baisse des revenus qui amène à recourir à d'autres aménagements dans l'organisation de la production, lesquels permettent de maintenir ou presque les revenus tout en comprimant les coûts »¹⁴⁹.

Nous voyons donc comment, à travers une théorie de l'action formalisée, Simiand parvient à expliquer les actions et réactions des individus et leur rôle dans le développement et le progrès économique. La hausse de la productivité et le maintien des revenus sont la conséquence de tendances conflictuelles entre les deux groupes sociaux.

2. Des tendances inconscientes : l'instinct social de survie

Ce qu'il faut signaler ici, c'est que ces fameuses tendances ne sont ni « conscientes ni réfléchies »¹⁵⁰. L'étude objective de Simiand lui permettrait donc d'atteindre une psychologie de l'homme qui ne lui est pas accessible par introspection, puisqu'il s'agit en réalité d'une psychologie sociale. Il n'y a aucune spontanéité individuelle dans le comportement des individus, ils sont mus par des tendances collectives sur lesquelles ils ne semblent avoir aucune prise.

Jean-Christophe Marcel développe ce point en insérant le concept d'« instinct social de survie collectif ». Il y aurait une forme de « raison collective » qui expliquerait le comportement des groupes qui luttent pour leur survie.

Section 3 : La raison collective

Cette raison collective est au final ce qui ressort de l'analyse de ces déterminants. Que ce soit pour la monnaie ou la théorie de l'action, les comportements des individus sont liés à une forme de rationalité collective ou sociale. Nous l'avons vu, les représentations qui sont liées à la monnaie sont des représentations sociales. La théorie de l'action dégage de manière encore plus nette cette raison collective en modélisant un comportement de l'individu entièrement conditionné par son appartenance à un groupe social.

Simiand lui-même dégage cette raison collective dans un de ses plus fameux passages :

« [...] cela n'indique-t-il pas que les mouvements et les comportements sociaux peuvent être

¹⁴⁹*Ibid.*, p. 119

¹⁵⁰*Ibid.*, p. 122

entraînés, disons d'abord et tout au moins, par une sorte d'instinct de vie, favorable en somme au développement du groupe, même sans pleine conscience chez les individus ? Ou même disons mieux et, semble-t-il bien, plus exactement, par une *raison collective* meilleure et plus effectivement appliquée aux réalités majeures? »¹⁵¹

Nous allons le voir, c'est par l'intermédiaire de cette raison collective que Simiand parvient à dégager une rationalité dans le cycle. Elle conduit en effet, *providentiellement*, la société vers un progrès spontané.

Nous avons donc vu dans ce chapitre comment la monnaie et la théorie de l'action permettaient d'expliquer plus en profondeur la mécanique du cycle présentée dans le premier chapitre. La volonté de « trouver l'homme comme facteur causant » est liée à ces déterminants. Ils permettent à Simiand de dégager une raison collective qui, elle-même, comme nous allons le voir, entraîne le progrès économique de manière endogène. Le statut de cette raison collective et de cette rationalité reste à questionner, ce sera l'objet de notre troisième et dernier chapitre. La remise en question de la rationalité nous entraînera sur le terrain de la confrontation entre la méthode de Simiand et sa théorie.

¹⁵¹SIMIAND, François, *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie*, Volume 2, *op.cit.*, p. 518. C'est Simiand qui souligne.

Chapitre 3 : La théorie du cycle confrontée à la méthode positive

L'étude des déterminants du cycle nous a permis de constater que le progrès économique était avant tout la conséquence d'actions et réactions opérées par des individus conditionnés par leur appartenance à un groupe social. Comme nous l'avons annoncé dans l'introduction, il est important de mettre en perspective ce résultat avec la méthode de Simiand. Nous avons à présent les outils pour le faire ; la mécanique du cycle et l'analyse de ces déterminants nous permettent de comprendre comment Simiand en arrive au progrès économique. Nous reprendrons dans notre analyse des points vu précédemment qu'il s'agit de questionner.

Mais tout d'abord, il est important de comprendre comment le progrès économique chez Simiand est un progrès spontané. Les déterminants étudiés dans le deuxième chapitre nous permettent de comprendre cela : c'est la raison collective que Simiand dégage qui, providentiellement, entraîne les individus dans une série d'actions et réactions qui elles-même dirigent la société, *in fine*, vers le progrès économique. Tout ceci conduit à une théorie rationnelle du progrès économique et ce résultat a déjà été contesté par de nombreux auteurs. Nous nous restreindrons à présenter la critique formulée par Robert Marjolin, particulièrement fine et complète¹⁵².

Cette raison collective et le progrès économique qui en résulte possède un statut bien particulier qu'il s'agit de mettre en perspective avec la méthode et la philosophie de Simiand. En effet, il semble bien que l'auteur, sous couvert d'une méthode se basant avant tout sur les faits, en arrive à une théorie universelle de l'évolution des sociétés et à des résultats similaires à ceux des économistes qu'il conteste pourtant fortement. Les contradictions entre la méthode présentée dans son ouvrage de 1912 et les résultats de la théorie du cycle sont à ce titre problématiques et renvoient à un problème de cohérence de l'auteur avec lui-même.

¹⁵²Charles Morazé a également écrit une critique intéressante de cette méthode : MORAZE, Charles, « La leçon d'un échec : essai sur la méthode de François Simiand (deuxième partie) », *Mélanges d'histoire sociale*, Volume 2, 1942, p. 22-44.

Section 1 : La rationalité du cycle mise en question

Il s'agit tout d'abord de montrer en quoi les déterminants du cycle, la monnaie et la théorie de l'action, permettent un progrès économique spontané, non voulu par les acteurs eux-mêmes mais qui pourtant résulte bel et bien de leurs actions et réactions.

Le progrès spontané est donc rationnel dans cette théorie, c'est-à-dire qu'il ne dépend pas de causes contingentes mais peut se comprendre de manière endogène, à partir du comportement d'individus insérés dans leur groupe social, et attachés aux représentations monétaires. Cette rationalité du cycle pose problème à certains lecteurs de Simiand dont Robert Marjolin. Sa critique nous permettra de caractériser davantage la théorie de Simiand et de poser les bases d'une mise en perspective de Simiand avec lui-même.

A. Le progrès économique spontané et sa rationalité :

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, la monnaie et la théorie de l'action, par leur nature, permettent de comprendre comment l'on en arrive au progrès économique.

1. La théorie de l'action et le point de vue psychologique

Parmi les deux déterminants, c'est la théorie de l'action qui permet de comprendre de la manière la plus nette en quoi le mécanisme du cycle aboutit au progrès spontané. Les actions et réactions des individus sont dépendantes de leur appartenance à un groupe social, elles sont conditionnées par ce dernier. C'est « l'instinct social de survie », pour reprendre la terminologie de Jean-Christophe Marcel, qui guide les individus dans leurs actions. On est donc face à quelque chose d'instinctif, l'individu n'est finalement pas très loin d'un automate dans cette théorie. Mais de manière providentielle, la psychologie des individus, entraînée par une raison collective qui les dépasse, est constituée de telle sorte que la société se dirige vers le progrès.

Le caractère inconscient du comportement des individus se retrouve à plusieurs reprises dans l'œuvre de Simiand. Reprenons par exemple cette citation déjà vue précédemment :

« [...] cela n'indique-t-il pas que les mouvements et comportements sociaux peuvent être entraînés, disons d'abord et tout au moins, par une sorte d'instinct de vie, favorable en somme au

développement du groupe, *même sans pleine conscience chez les individus* »¹⁵³.

C'est ici que nous trouvons le plus clairement énoncée cette idée de spontanéité inhérente aux comportements individuels chez Simiand. Notamment parce qu'elle est mise en lien avec le développement économique, particulièrement celui du groupe, ce qui autorise finalement Marcel à parler « d'instinct social de survie ». On pourrait d'ailleurs être tentés de reprendre la terminologie de Simiand, et dire à cet endroit que les individus sont finalement « plus conditionnés que conditionnant ». Ceci remet d'ailleurs quelque peu en cause son intention de « trouver l'homme » comme « facteur causant »¹⁵⁴. L'individu est bien à la source des alternances, au cœur du développement économique, mais ce qui le meut le dépasse, et dépend davantage d'un collectif auquel Simiand entend reconnaître une « réalité sociale objective ». C'est bien le collectif qui semble être à la source du développement économique, plutôt que l'individu. Et ceci est encore illustré dans *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*¹⁵⁵ :

« Mais si ces hommes [Simiand parle des hommes d'affaires, industriels, banquiers, tous ceux qui sont impliqués dans la vie économique à des postes de direction] se sont trouvés vivre le meilleur de leur âge actif en une phase A, et y avoir, dans leurs affaires, bénéficié des conditions d'ensemble qu'elle comportait, il est fort à penser que, plutôt que par cette conjoncture heureuse dont ils ont été bien irresponsables, et même bien inconscients, ils inclinent à interpréter ces bons résultats par leur propre génie économique. - Et il semble bien que dans tel et tel pays que nous connaissons, de près, de loin, quelques hommes politiques, tout pleins de l'action qu'ils exercent ou croient exercer sur la vie économique de leur pays, et assez enclins peut-être à en être satisfaits, n'aient pas laissé de céder à semblable illusion. »¹⁵⁶

Les termes utilisés sont forts : « irresponsables », « illusion » ; ils traduisent bien cette idée d'une totale indépendance entre le développement économique et les intentions des individus. C'est de manière inconsciente que les individus agissent de telle sorte que le progrès économique en résulte. Ceci explique bien le caractère *spontané* de ce dernier.

153SIMIAND, François, *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie*, Volume 2, *op.cit.*, p. 518. C'est nous qui soulignons.

154SIMIAND, François, *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*, *op.cit.*, p. 51.

155Dans une partie originale où Simiand essaie de justifier le fait que sa thèse n'ait pas été découverte plus tôt, que ce soit chez les hommes d'affaires au cours de leurs expériences professionnelles ou chez les économistes « dans leurs si nombreuses études et théories ». Pour plus de précisions à ce sujet, voir SIMIAND, *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*, *op.cit.*, p. 58-61.

156Ibid., p. 59. C'est nous qui soulignons.

2. Une monnaie à caractère « providentiel »

Les caractères de la monnaie que Simiand développe et que nous avons vu dans le détail dans le chapitre 2 permettent également de comprendre ce caractère spontané du progrès économique. Parce que la monnaie est porteuse de représentations, les mouvements de sa masse « retentissent » dans l'esprit des individus. Reprenons une citation de Ludovic Frobert :

« La monnaie est une foi sociale ; elle a donc une fonction symbolique, celle de signifier une forme de participation et de confiance en un collectif. La monnaie serait, en quelque sorte, l'équivalent moderne du totem. Cette fonction est à l'origine du finalisme inconscient dont est porteur la monnaie et qui structure le social. Providentiellement, l'attachement aveugle à la monnaie des différents agents conduit à un progrès spontané. »¹⁵⁷.

L'idée du finalisme de la monnaie, d'une monnaie porteuse de représentations qui entraînerait finalement le progrès économique est encore une fois lié à la psychologie des individus. Nous avons vu que la monnaie était une « réalité sociale » pour Simiand, et ceci parce qu'elle avait des effets réels sur les comportements individuels. Les représentations qu'elle porte en elle, relatives aux différents groupes sociaux, conditionnent les actions des individus et ceci explique les enchaînements vus dans le chapitre 1. Là aussi, c'est le collectif qui importe et non l'individu : les représentations sont sociales. C'est donc cette réalité sociale qui joue sur une autre réalité sociale : le groupe dans lequel les individus sont insérés.

Les termes utilisés par Frobert sont révélateurs : « attachement aveugle », « finalisme inconscient ». C'est encore une fois le caractère inconscient des comportements individuels qui entraîne, « providentiellement », le progrès économique. Ainsi, la monnaie « structure le social ».

L'analyse de ces deux déterminants et de ce qu'ils impliquent sur les comportements des hommes explique donc pourquoi le progrès économique apparaît spontanément de l'alternance des phases A et B. Finalement, Simiand pense aboutir à une théorie qui explique de manière rationnelle le progrès économique des sociétés, ce qui, on le rappelle, était son but¹⁵⁸. C'est la raison collective qui émane des représentations monétaires, d'une psychologie sociale, qui entraîne la société dans un cercle vertueux pour elle-même. Pourtant, la rationalité de cette théorie du cycle a été critiquée par certains auteurs qui la considèrent « fragile » sur de

¹⁵⁷FROBERT, Ludovic, *Le travail de François Simiand*, op.cit., p. 104.

¹⁵⁸Voir, *infra*, introduction.

multiples aspects. Nous allons voir à présent comment ce point de la théorie de Simiand a été remis en cause par Marjolin.

B. Une rationalité remise en cause

Robert Marjolin est un économiste français qui s'est particulièrement intéressé à la théorie du cycle de Simiand et a mis en avant les contradictions qu'elle pouvait comporter. Trois textes de lui sont centrés sur ce sujet. Un premier article¹⁵⁹, paru en Juin 1938, décrit la théorie du cycle de Simiand avec déjà un recul critique sur la question de la nécessité de sa rationalité. Le second est un mémoire¹⁶⁰ paru dans les *Annales Sociologiques* en 1938 également, se centrant cette fois sur la question de la rationalité du cycle de manière générale, sans prendre pour base uniquement la *théorie* de Simiand mais en se référant néanmoins de nombreuses fois à cette dernière. Enfin, dans sa thèse publiée en 1941 sous le titre *Prix, monnaie et production*¹⁶¹, Marjolin consacre le chapitre VIII à l'analyse comparée de la méthode de Simiand et de sa théorie du cycle.

La lecture de Marjolin de la théorie de Simiand peut se concevoir comme une lecture critique qui vise à mettre en lumière les contradictions et les points « fragiles » de cette théorie. Les contradictions entre la méthode de Simiand et sa pratique font partie de cette dernière mais nous nous concentrerons sur le finalisme que Marjolin croit déceler dans l'approche de Simiand. Cela nous permettra, par la suite, d'appuyer notre thèse d'une « rationalité forcée ».

1. L'effort de rationalité face à la contingence des faits

Pour Marjolin, la rationalité du cycle se définit d'une part comme un « effort des économistes pour construire une science se suffisant à elle-même » et d'autre part par la constitution « d'une théorie qui ne ferait appel qu'à un très petit nombre de principes ou de faits non économiques »¹⁶². La volonté de Simiand de construire une théorie expliquant de manière autogène le progrès économique est manifeste, lui qui dans les *Fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale* met en œuvre trois « tests de rationalité »¹⁶³ pour montrer

159MARJOLIN, Robert, « François Simiand's theory of economic progress », *Review of Economic Studies*, Volume 5, numéro 3, Oxford University Press, 1938, p. 159-171.

160MARJOLIN, Robert, « Rationalité ou irrationalité des mouvements économiques de longue durée », *Annales sociologiques*, Série D, fasc.3, Paris, Alcan, 1938, p. 1-38.

161MARJOLIN, Robert, *Prix, monnaie et production*, *op.cit.*

162MARJOLIN, Robert, « Rationalité ou irrationalité des mouvements économiques de longue durée », *op.cit.*, p. 3.

163Le premier test consiste à montrer que son analyse est « capable de coordonner des faits de plus en plus

que celle-ci est bien avérée.

Parmi tous les économistes qui déploient cet « effort de rationalité », Marjolin distingue trois groupes. Le premier est constitué « par les économistes qui s'efforcent d'intégrer les mouvements de longue durée dans le schéma de l'équilibre économique, de leur donner un sens par rapport à une théorie purement statique »¹⁶⁴, il caractérise pour l'économiste français la « position extrême ». Le second « comprend des économistes qui ont tenté de construire une théorie des mouvements de longue durée analogue à celle des mouvements de courte durée, c'est-à-dire une théorie cyclique qui rende compte de chaque phase du développement total par l'action de facteurs qui se sont constitués au cours de la phase précédente, sans faire appel par conséquent à des éléments extérieurs à la série économique »¹⁶⁵.

Mais François Simiand appartient au troisième groupe, celui pour qui « ce nouvel effort se révèle vain » et qui préféreront alors se rabattre « sur une « rationalité » de seconde zone »¹⁶⁶. En quoi consiste cette dernière ? À prendre « le progrès économique comme une donnée » et à « montrer que ce progrès s'est réalisé grâce à des mouvements de longue durée, et qu'il ne saurait se concevoir sans eux »¹⁶⁷. Cette position ne peut se tenir pour Marjolin, car elle oublie l'aspect contingent de certaines causes. Ayant déjà sa cible en tête, Marjolin ajoute : « position qu'un homme comme François Simiand n'a pas hésité à prendre plutôt que d'accepter la contingence absolue des mouvements de longue durée »¹⁶⁸.

Un peu plus loin dans le texte, Marjolin fait une nouvelle allusion à Simiand :

« L'affirmation que les mouvements de longue durée sont autogènes se heurte immédiatement à une série d'objections. En apparence au moins, ces mouvements sont déterminés par des phénomènes appartenant à des séries causales extra-économiques : inventions techniques, découverte de nouvelles mines d'or ou d'argent, guerres ou révolutions. La tâche essentielle des économistes qui croient à une autonomie des mouvements de longue durée va consister, beaucoup plus qu'à démontrer cette autonomie, à réfuter les objections qui leur sont opposées ou qu'ils anticipent. »¹⁶⁹.

nombreux » ; le second que cette explication du progrès économique est la plus plausible ; le troisième que le caractère contingent de l'antécédent monétaire n'est pas très important d'une part, et contestable d'autre part. Pour plus de précisions : SIMIAND, François, *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*, *op.cit.*, p. 52-58.

164MARJOLIN, Robert, « Rationalité ou irrationalité des mouvements économiques de longue durée », *op.cit.*, p. 5.

165Ibid., p. 5

166Ibid., p. 5

167Ibid., p. 5

168Ibid., p. 5-6

169Ibid., p. 11-12

L'allusion au troisième test de rationalité de Simiand, dans lequel il cherche à montrer que la contingence apparente de l'antécédent monétaire (soit de la découverte de mines d'or et d'argent) n'est d'une part pas si importante (l'aspect contingent se retrouve dans les sciences physiques elles-mêmes), d'autre part contestable (la régularité du phénomène autorise à penser qu'il se produira à nouveau, selon une « périodicité admissible »¹⁷⁰), est à peine voilée¹⁷¹. Il est clair pour Marjolin que ces objections ne suffisent pas à démontrer la non-contingence de l'antécédent monétaire.

Rentrant ensuite davantage dans les détails, il nous permet de saisir encore mieux les critiques qu'il formule à l'encontre de la théorie de Simiand. Prenant pour base la théorie de l'action, il reproche à Simiand sa tendance à sous-estimer l'importance du progrès technique en soi. Ou, pour être plus précis, de trop faire dépendre ce dernier de l'économie : « la réduction du technique à l'économique, l'élimination de toute action autonome de la part de la série technologique constitue une pièce maîtresse de la construction de François Simiand »¹⁷². Comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, ce sont les actions des entrepreneurs, entraînées par cette fameuse « raison collective », qui expliquent en phase B la rationalisation de la production et la recherche de nouvelles techniques productives en ce sens. Le progrès technique résulte de la psychologie particulière d'un groupe et des actions qui en découlent. Il n'a pas de rationalité propre. L'effort productif et créatif est provoqué par la baisse des prix et se relâche lorsqu'ils augmentent à nouveau. Pour Marjolin, Simiand « ne semble envisager à aucun moment la possibilité d'une action indépendante de la série technique, action indépendante qui pourrait se traduire par exemple par un accroissement de la production plus rapide au cours d'une période de hausse de prix que pendant la période de baisse de prix qui l'a précédée »¹⁷³.

On a là un des aspects les plus saillants de la critique de Marjolin : le fait de ne pas considérer l'indépendance de la « série technique » et de la « série monétaire ». La rationalité que Simiand cherche à démontrer est donc « fragile » lorsqu'on considère ces points-là.

170SIMIAND, François, *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*, *op.cit.*, p. 58

171Cette critique s'applique aussi à Akerman, dont Marjolin conteste la méthode, mais également aux socialistes, « qui – pour des motifs que l'on devine aisément – se sont appliqués à montrer que les mouvements de longue durée ne sont pas accidentels, mais expriment à leur façon, comme les mouvements de courte durée, le déséquilibre fondamental de l'économie capitaliste ». MARJOLIN, Robert, « Rationalité ou irrationalité des mouvements économiques de longue durée », *op.cit.*, p. 13.

172Ibid., p. 18

173Ibid., p. 19

2. Remise en cause de la cohérence de Simiand

Marjolin enchaîne ensuite sur des critiques qui remettent en cause Simiand sur sa cohérence même. L'un des points originaux de son argumentaire consiste à retourner la volonté de rationalité contre elle-même. Le progrès économique résultant *nécessairement* de l'alternance des phases A et B implique une stagnation si cette alternance n'a pas lieu. Marjolin en conclut « qu'une recherche de la nécessité et de la rationalité des mouvements économiques aboutit à ce résultat quelque peu paradoxal de suspendre le progrès économique à des phénomènes contingents et accidentels comme les mouvements de longue durée »¹⁷⁴ et touche ici un point important en remettant en cause le résultat même de Simiand.

Sur le même thème, il fait la remarque que la théorie « universelle » du progrès économique par l'alternance des phases A et B est très contestable. Nous l'avons signalé, son enquête empirique commence du début du XVI^{ème} siècle jusqu'à son époque. Pour Marjolin, le progrès économique, bien que « constaté jusque dans les temps les plus reculés », « a pris une vitesse particulièrement grande depuis le XVIII^{ème} siècle »¹⁷⁵. Il se pose alors la question des raisons de cette accélération, et pour lui elle est nécessairement liée à un contexte spécifique du XVIII^{ème} siècle, époque favorisant « la libération juridique des activités économiques » et « les découvertes techniques considérables »¹⁷⁶. On retrouve le rôle important donné aux phénomènes contingents, notamment le progrès technique. Le progrès économique, bien que constaté tout au long de la période étudiée par Simiand, n'est pas homogène sur cette dernière, il peut s'accélérer lorsque des faits contingents y sont favorables.

La dernière critique remettant en cause le résultat même de Simiand se centre sur la prétendue nécessité de l'alternance des phases A et B pour en arriver au progrès économique. Marjolin se demande ce qu'il se serait produit si aucune mine d'or n'avait été découverte depuis la fin du XVIII^{ème} siècle, situation engendrant une phase B « continue ». Pour lui, « le progrès économique enregistré eût été analogue à celui que Simiand attribue à la phase B »¹⁷⁷. Il explicite ensuite son point de vue :

« L'argument de Simiand, c'est que la cause du progrès économique en phase B étant les efforts des entrepreneurs (et des autres catégories actives de la population) pour défendre leurs revenus monétaires, une élévation préalable de ces revenus monétaires est nécessaire. Mais ne peut-on

¹⁷⁴*Ibid.*, p. 29

¹⁷⁵*Ibid.*, p. 31

¹⁷⁶*Ibid.*, p. 32

¹⁷⁷*Ibid.*, p. 33

pas contester cet argument ? Ce que les entrepreneurs ont défendu en réalité, au cours des périodes de baisse des prix du XIXème siècle, ce sont les revenus monétaires de chaque moment. Ce qu'ils défendraient dans notre hypothèse, ce sont également les revenus monétaires de chaque moment, même si ces revenus sont inférieurs à ceux du moment antérieur. »¹⁷⁸.

Marjolin remet donc en question la cohérence théorique de Simiand, mais on trouve également chez lui des passages dans lesquels il se fait plus virulent sur les intentions de Simiand en les mettant en perspective avec sa méthode :

« Il est en effet curieux qu'un économiste aussi satisfait de l'étude des phénomènes, aussi critique à l'égard des recherches portant sur l'essence des choses que François Simiand, ait consacré de gros efforts à construire une théorie rationnelle des mouvements de longue durée. Lorsque dans *Le Salaire, l'évolution sociale et la monnaie*, il a achevé son étude statistique et édifié un système d'enchaînements typiques à partir des variations de la quantité de monnaie, nous le voyons soudain opérer une espèce de conversion et se poser des problèmes d'allure métaphysique, auxquels sa critique véhémence des méthodes de recherches non positives ne nous avait pas préparés. »¹⁷⁹.

On voit donc que Marjolin pose dans cet extrait les bases d'une critique de Simiand sur la cohérence entre sa méthode et sa théorie, et, d'une manière générale, on perçoit dans les écrits de Marjolin une remise en cause des résultats essentiels de Simiand, surtout mis en perspective avec sa philosophie.

Cette critique fait ressortir le finalisme de l'approche de Simiand : la volonté de ce dernier d'aboutir à une théorie rationnelle du cycle « le conduit d'une part, à ignorer le rôle exact du progrès technique dans la croissance, d'autre part de ne pas apercevoir les virtualités contenues dans sa théorie de la monnaie »¹⁸⁰. En bref, il le conduit à négliger l'aspect contingent de certains faits dans sa théorie des mouvements longs.

Nous avons vu dans cette première partie que la « raison collective » dégagée par Simiand était à l'origine du progrès économique spontané. Marjolin conteste ce résultat, d'une part en insistant sur l'indépendance de certains faits qui ne peuvent « se réduire à l'économie », d'autre part en esquisant les bases d'une critique plus profonde de Simiand, critique qui touche les fondements de sa méthode et son application réelle (ou non). La seconde partie nous permettra d'aller dans le sens de Marjolin en détaillant les points qui nous semblent

¹⁷⁸*Ibid.*, p. 33

¹⁷⁹*Ibid.*, p. 27.

¹⁸⁰FROBERT, Ludovic, *Le travail de François Simiand*, op.cit., p. 172.

montrer une tendance chez Simiand vers un finalisme qu'il critique par ailleurs.

Section 2 : Une démarche finaliste ?

La théorie de Simiand semble poser quelques problèmes lorsqu'on la confronte aux préceptes méthodologiques et philosophiques de l'auteur. Les contradictions dont Simiand semble être coupable révèlent cependant quelque chose de plus profond sur les dérives possibles d'une « méthode positive » voulant expliquer « coûte que coûte » une réalité, toute sociale soit-elle.

Nous allons tout d'abord voir que du point de vue de la construction de sa théorie, certains points semblent ambivalents et laissent à penser que nous avons à faire à une « rationalité forcée », rejoignant ainsi la thèse de Marjolin. Nous verrons par la suite que cette dernière pose certains problèmes de cohérence entre méthode et théorie chez François Simiand.

A. Une « rationalité forcée » ?

1. La construction des « ordres de faits »

Nous nous rappelons de la construction de la théorie de Simiand¹⁸¹. Sa volonté d'étudier tous les faits possibles l'a conduit à les regrouper dans des catégories qui font sens, qu'il appelle « ordre de faits ». Il cherche ensuite à mettre en lumière les liens de causalité entre ces différentes catégories à l'aide de sa méthode des variations concomitantes. Sa recherche constate du « conditionné » et du « conditionnant » aboutit à un schéma général dont nous avons rendu compte. De la variation de la masse monétaire à « l'anatomie économique », la description des enchaînements aboutit à une causalité linéaire.

Il semble que malgré sa volonté « d'expliquer la réalité », Simiand la construit lui-même, en établissant les catégories dans lesquels les faits seront regroupés. Simiand n'est pas un empiriste naïf et sait bien que les faits tels qu'ils parviennent à notre esprit et tels qu'ils sont étudiés ne peuvent être confondus avec la réalité. Nous l'avons vu¹⁸², c'est grâce aux statistiques qu'il pense pouvoir atteindre cette dernière. Mais les faits seront étudiés à partir de catégories construites par Simiand et les variations concomitantes seront utilisées sur ces catégories. En d'autres termes, Simiand semble construire une réalité qu'il va par la suite chercher à atteindre.

¹⁸¹Voir, *infra*, chapitre 1.

¹⁸²Voir, *infra*, introduction.

On reconnaît ici une démarche finaliste. Si l'on prend l'exemple de son « anatomie économique », Simiand regroupe plusieurs « faits » tels que celui de la proportion des activités industrielles par rapport aux activités agricoles. L'augmentation des « activités industrielles » relativement aux « activités agricoles » en phase B irait dans le sens du progrès économique¹⁸³. Mais Simiand aurait tout aussi bien pu construire ce fait d'une autre manière, en comparant par exemple l'une de ces deux activités aux activités commerciales. La construction des catégories de Simiand semblent aller dans le sens d'un schéma général dont la rationalité sera par la suite extraite.

2. Ambivalence de la relation de causalité

La relation de causalité entre les catégories est également ambivalente. Nous l'avons vu dans le chapitre 1, la relation entre la catégorie des « variations de la masse des moyens monétaires » et celle des « variations des prix » était trouvée au départ chez Simiand « du premier coup d'œil » : il s'agissait de la « correspondance » entre les deux périodes (par exemple la période de hausse accélérée des moyens monétaires et la période de hausse des prix pour la phase A) qui devait expliquer le lien entre les deux. Il faut signaler la légèreté de cet argument, légèreté à laquelle Simiand ne nous avait pas habitué. Par la suite, nous avons vu que Simiand parlait « d'antériorité manifeste » entre les deux périodes. Nous avons déjà contesté cette opération en arguant que l'aspect « manifeste » de l'antériorité ne semblait pas posséder une valeur de preuve suffisante. L'interprétation qu'il donne ensuite livre une explication du lien entre les deux catégories, mais l'on peut objecter ici que cette dernière ne peut être juste que si la description des enchaînements au départ est avérée. Cette vision est d'ailleurs cohérente avec celle de Marjolin, lui qui voit la « série monétaire » comme absolument contingente. L'absence d'une preuve convaincante de la relation entre les deux catégories nous conforte dans cette thèse d'une « rationalité forcée ».

Par ailleurs, comme nous l'avons signalé dans le premier chapitre, le statut de l'interprétation reste lui-même ambivalent. Nous avons remarqué le « saut » qu'opère Simiand au moment où son analyse statistique est achevée. Les relations de cause sont déterminées par les « variations concomitantes » mais de ces relations aucun cadre intelligible ne peut être dégagé. L'interprétation possède alors un statut bien particulier, car si elle ne se base pas sur les faits, elle perd alors tout fondement objectif. Il est à ce moment-là très facile de voir dans l'interprétation que donne Simiand un moyen de légitimer la rationalité qu'il veut dégager.

¹⁸³Et, c'est constant chez Simiand, vers une économie de plus en plus complexe.

Robert Marjolin décrit bien cette « conversion » à laquelle Simiand est poussé :

« L'interprétation ne sort pas des faits, mais au moment où l'analyse des faits lui semble suffisante, Simiand opère une espèce de conversion, dont la signification est : l'observation révélant tels ou tels phénomènes, comment peut-on en rendre compte de façon intelligible, c'est-à-dire à la fois en se plaçant à l'intérieur d'un système qui englobe l'ensemble des variables économiques et en remontant *jusqu'aux motifs et mobiles des sujets économiques* ? »¹⁸⁴

Tout ceci nous pousse donc à accrédi ter la critique de Marjolin. Le finalisme qui semble animer Simiand, lorsqu'il est confronté à sa propre méthode, pose problème. Il s'agit maintenant d'aborder plus en détail cette question de la cohérence entre la théorie du cycle et les préceptes méthodologiques de Simiand.

B. La question de la cohérence dans l'œuvre de Simiand

Nous l'avons vu en introduction, Simiand, qui à ce sujet est un digne représentant de l'école durkheimienne, emploie sa méthode pour tenter de « connaître et expliquer » la réalité économique. La théorie du cycle présentée de manière succincte dans le premier chapitre est, *a priori*, une bonne application de cette méthode. Nous avons vu que Simiand suivait les étapes qu'il a lui-même établi : constatation, interprétation et rationalisation. Il faut lui reconnaître une rigueur à ce niveau-là. Simiand utilise en effet l'outil statistique et les variations concomitantes pour parvenir à saisir les faits et les variations entre eux de manière la plus objective possible. Critiquant les théories sans faits mais ne voulant pas non plus de faits sans théorie, il donne ensuite une interprétation de ces variations « constatées ». Nous avons vu que ce qui ressortait de cette interprétation, notamment lorsqu'on analyse plus en détail les déterminants que sont la monnaie et la théorie de l'action, c'est cette fameuse « raison collective » qui dépasse les comportements individuels et donne au final à cette théorie un caractère rationnel. Simiand semble donc en être arrivé à une conclusion qui entre en cohérence avec sa philosophie et ses principes de méthode.

À vrai dire, ce n'est pas tant les principes de méthode eux-mêmes ou leur application « générale » que nous trouvons problématiques. Lorsque l'on rentre dans les détails, c'est l'aspect « forcé » de cette rationalité et l'objectif même de Simiand lorsqu'il dégage cette « raison collective » qui nous permettent de trouver les fondements d'une contradiction entre sa

184 MARJOLIN, Robert, *Prix, monnaie et production*, op.cit., p. 340.

méthode et sa théorie. Derrière cette contradiction, il semble y avoir une « dérive finaliste » que Simiand ne perçoit pas et qui est liée au caractère radical de sa méthode.

Nous allons d'abord étudier les contradictions entre sa méthode et ses résultats et ensuite les analyser à la lumière d'une philosophie plus générale liée au positivisme de Simiand.

1. Contradictions entre méthode et théorie

Robert Marjolin, encore une fois, est à l'origine d'une fine analyse des éléments de contradiction entre la théorie de Simiand et sa méthode. Il remarque ainsi que si Simiand produit une forte critique des classiques et des néoclassiques au niveau de la méthode, ses résultats se rapprochent finalement des thèses de ces derniers : « It is clear that Simiand is closer to the classical economics than to the historicists, in his results if not in his methods »¹⁸⁵. Pourquoi ce rapprochement ? La raison essentielle tient au statut ambivalent de la théorie de l'action qui décrit le comportement d'un individu finalement pas si éloigné de l'*homo economicus* de la théorie classique :

« Simiand finally arrives at a conception of human nature which is strikingly similar to that of the classical school of political economy. Man is motivated, in his economic activities, by a few, easily understood desires, which, on the whole, are those of the traditional *homo economicus* »¹⁸⁶

Il est intéressant de mettre cet extrait en perspective avec un passage de Simiand :

« Il faut reconnaître entre les antécédents matériels et les conséquents matériels un facteur indispensable qui est l'homme. Et c'est un *homoeconomicus* sans doute, mais un homme économique, qui n'est pas non plus cette sorte d'automate abstrait, intemporel et universel qu'est l'homme économique classique [...] »¹⁸⁷

Passons sur l'être intemporel et universel, bien que Simiand souhaite lui aussi découvrir des liaisons générales et universelles. Mais il nous semble contestable de voir dans l'*homoeconomicus* de Simiand autre chose qu'un automate. Au lieu d'opérer des choix motivés par une rationalité individuelle (que Simiand conteste par ailleurs, nous allons le voir), il est

185MARJOLIN, Robert, « François Simiand's theory of economic progress », *op.cit.*, p. 167.

186Ibid., p. 166. Souligné par Marjolin dans le texte.

187SIMIAND, François, *Recherches anciennes et nouvelles sur le mouvement général des prix*, *op.cit.*, p. 550-551.

déterminé par une « raison collective ». Philippe Steiner fait d'ailleurs ce constat sans concession :

« Lorsque Simiand critique l'*homoeconomicus* comme forme abstraite, apriorique du raisonnement de l'économie politique, il vise finalement plus ce qu'il considère comme l'imprécision de ce concept que le concept lui-même et son utilisation. Cette imprécision, Simiand entend la résoudre par sa théorie de l'action économique *qui n'est rien d'autre qu'une spécification des comportements intéressés de l'homoeconomicus* »¹⁸⁸

Steiner entend par « spécification des comportements intéressés » le fait que ces derniers ne le sont plus par le biais d'une rationalité individuelle, mais davantage par celui d'une raison collective.

Cette théorie de l'action est décidément bien singulière dans l'œuvre de Simiand. On connaît toute l'importance qu'attache ce dernier à l'étude de la psychologie humaine. L'un de ses premiers écrits de méthode l'a d'ailleurs conduit à une critique sans concession du paradigme classique en ce domaine¹⁸⁹. Simiand reproche dans cet article aux économistes de ce courant une propension à postuler ce que doit être l'intérêt de l'individu, alors que l'expérience montre que ce dernier peut prendre des formes multiples¹⁹⁰. Simiand rapproche cette méthode de la philosophie naturaliste :

« Un pareil système ne se rencontre nullement dans le vague rationalisme naturaliste dont sont plus ou moins inspirés la plupart des économistes (au moins les premiers) ; la difficulté n'y est pas soulevée : l'homme, pourvu qu'il suive l'impulsion de la nature, se trouve être en harmonie avec la raison, et il lui suffit de comprendre son intérêt pour le suivre »¹⁹¹.

À nouveau, il est assez intéressant de comparer cet extrait au résultat auquel aboutit Simiand lorsqu'il formalise sa théorie de l'action. Quel est donc l'individu décrit par Simiand,

188STEINER, Philippe, « La sociologie économique dans l'Année Sociologique (1897-1913), dans GILLARD, L. et ROSIER, M. (sous la direction de), *François Simiand (1873-1935) : Sociologie – Histoire – Économie*, Amsterdam, édition des archives contemporaines, 1996, p. 39. C'est nous qui soulignons.

189SIMIAND, François, « Dédution et observation psychologiques en économie sociale », *op.cit.*, p. 446-162.

190Simiand prend l'exemple du salaire pour un travailleur. Prenant pour base que certains travaux sont plus difficiles que d'autres, la théorie économique classique postule que le salaire doit jouer un rôle attractif pour ces travaux : « cela suppose donc qu'un supplément de salaire paraisse constituer un supplément d'avantage qui l'emporte sur le supplément de sacrifice ou de risque » (*Ibid.*, p. 453). Mais cette « base psychologique » ne s'applique pas forcément : « Il peut y avoir une limite de peine que l'intérêt personnel ne veuille dépasser pour aucun prix ; et il peut aussi n'en pas exister. Et il peut encore y avoir des degrés établis par l'intérêt personnel » (*Ibid.*, p. 453).

191*Ibid.*, p. 454.

sinon un être qui suit « l'impulsion » de sa « nature sociale » ? Un individu qui finalement, comme on l'a vu plus haut, n'est à aucun moment véritablement conscient de ses actes. Guidé par « l'instinct social de survie », il agit tel que son conditionnement social lui ordonne. L'on pourrait dire ici qu'il « lui suffit de comprendre l'intérêt de son groupe social pour le suivre ». Simiand lui-même était d'accord avec ce caractère inconscient des actes individuels¹⁹² !

Seulement, la différence provient – encore une fois – de la méthode utilisée par Simiand pour arriver à ce résultat. Dans son article de 1899, Simiand considère l'erreur classique comme le résultat d'un biais méthodologique. Les classiques qui étudient la nature humaine pensent le faire de manière conceptuelle, a prioriste, en partant d'une « proposition psychologique initiale »¹⁹³, mais le choix d'une version de ce qui est l'intérêt de l'individu plutôt qu'une autre résulte d'une observation implicite : « les applications du principe de l'intérêt personnel aux cas d'actions économiques particulières [...] étaient en réalité le résultat d'une *observation*, sommaire, inconsciente peut-être, mais réelle et indispensable »¹⁹⁴. Finalement, les classiques étudient la psychologie de l'homme par introspection, à l'aide d'une observation « sur soi ou dans son entourage »¹⁹⁵. Simiand en conclut que si observation il doit y avoir, alors celle-ci doit être « consciente et méthodique »¹⁹⁶. Il promeut donc l'application d'une méthode expérimentale à l'étude des « faits psychologiques ».

Marjolin remarque que c'est là un point de nuance dans le rapprochement qu'il opère entre la théorie de l'action individuelle de Simiand et celle des classiques : « he [Simiand] does not rely on psychological introspection for his start ; but on a few methodological precepts which he proposes to use in the examination of economic phenomena »¹⁹⁷. Mais, du reste, dans les résultats, Simiand en arrive à une conception de l'individu très proche de celle qu'il reproche aux classiques.

Et, d'une manière générale, on peut remarquer que la théorie du progrès spontané se rapproche de celle des classiques, notamment de celle d'Adam Smith et de sa « main invisible ». Des individus qui agissent de manière inconsciente assurent finalement le développement de la société. C'est ce que Raymond Aron constate :

¹⁹²Voir, *infra*, section 1.

¹⁹³Simiand résume cette proposition de cette manière : « Dans l'ordre économique le mobile principal et ordinaire des actions humaines est l'intérêt personnel, qui nous pousse à rechercher l'avantage le plus grand avec la moindre somme d'efforts, de sacrifice et de risque possible. » (*Ibid.*, p. 447). Simiand dit emprunter cette définition à Cossa, dans son *Histoire des doctrines économiques*. On remarque qu'elle est assez proche des définitions actuelles de la rationalité individuelle.

¹⁹⁴*Ibid.*, p. 454.

¹⁹⁵*Ibid.*, p. 454.

¹⁹⁶*Ibid.*, p. 456. On reconnaît finalement ici la démarche traditionnelle de Simiand en matière de méthode : mettant tout d'abord en avant les failles de l'approche conceptuelle, il met en exergue que la seule méthode expérimentale est valable, à partir du moment où celle-ci est réfléchie.

¹⁹⁷MARJOLIN, Robert, « François Simiand's theory of economic progress », *op.cit.*, p. 166.

« [...] le mécanisme de l'économie passe par l'intermédiaire d'hommes concrets, les groupes sociaux sont mus par des impulsions dont la hiérarchie semble constante et qui en dépit de leur irrationalité intrinsèque, produisent finalement un résultat heureux pour tous. La raison immanente au système économique est collective et non individuelle. Simiand le rappelle, celui qui a le plus d'esprit, c'est monsieur tout le monde. Mais sa *raison collective* ressemble surtout à une *ruse de la raison*. Comme dans la considération philosophique de l'histoire, les passions individuelles apparaissent ici *en fait* au service de fins qu'elles ignorent »¹⁹⁸

Nous avons ici un résumé éclatant du rapprochement vers la théorie classique auquel Simiand est entraîné de par son rationalisme et son dégagement d'une raison collective. La vision de l'individu qui en découle le rapproche davantage de l'orthodoxie que d'une philosophie historiciste, ainsi que l'a remarqué Marjolin. Plus loin, Aron ajoute que « peut-être conservait-il [Simiand] à son insu, comme modèle, la théorie traditionnelle, plus ou moins confondue avec la science positive »¹⁹⁹. Le combat constant de Simiand contre la méthode classique témoignerait au final de l'influence qu'a pu avoir cette dernière sur lui, et expliquerait les résultats similaires de son « économie positive ».

Simiand s'éloigne encore davantage de la philosophie historiciste lorsque l'on considère son intention de produire une théorie universelle du progrès économique. Nous l'avons vu dans le premier chapitre, l'interprétation que donne Simiand du cycle économique est censé fournir une explication de ce dernier qui correspondrait à la période s'échelonnant du XVI^{ème} siècle jusqu'à son temps. Les relations qu'il trouve ont vocation à être universelles et généralisables : « nous visons, d'abord, à des relations de type général ou généralisable »²⁰⁰. Encore une fois, Simiand critique fortement les faits sans théorie, l'économie empirique ou l'histoire économique (lorsqu'elle se présente comme science). Il cherche à établir une théorie générale du progrès économique.

Cependant, cette intention louable possède un caractère étrange lorsqu'on connaît les principes de base de sa méthode. Comment une théorie se basant sur une enquête datée peut-elle induire un résultat universel ? Nous pouvons ici évoquer à nouveau les remarques de Marjolin sur le caractère quelque peu insuffisant de l'alternance des phases A et B comme cause *nécessaire* du progrès économique. S'appuyant à nouveau sur la théorie de l'action, il met également en avant le caractère universel du comportement individuel tel qu'il est formalisé par Simiand : « the desires which characterise the homo economicus are to be regarded as general :

198ARON, Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, 2^{ème} édition, Paris, Gallimard, 1986, p. 277.

199Ibid., p. 278.

200SIMIAND, François, *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie*, Volume 2, *op.cit.*, p. 9.

found in all places and all times... »²⁰¹.

Il nous semble en réalité que la généralisation, la volonté d'arriver à un résultat universel peut être expliqué au regard de la philosophie générale de Simiand.

2. La « dérive finaliste » de la méthode positive

La volonté de Simiand d'aboutir à un résultat bien ordonné, une théorie générale et rationnelle du progrès économique peut être expliqué par sa filiation à l'école durkheimienne.

Nous avons vu en introduction de ce travail que Simiand était l'un des « chefs de file » de l'école durkheimienne. Bien que développant une réelle autonomie, il adhère largement aux grands principes de cette école. Il semble possible d'expliquer la « dérive finaliste » de l'application de sa méthode en mettant en perspective cette dernière avec la philosophie de l'école durkheimienne.

La méthode de Simiand, dans ses grands traits, est très liée à celle que Durkheim développe dans *Les règles de la méthode sociologique*. Lorsque l'on analyse le plan de ce dernier ouvrage, on reconnaît les grandes étapes par lesquelles est passé Simiand ; l'observation et l'explication des faits sociaux notamment. Il y a également une vraie réflexion sur ce qu'est le lien de causalité, ainsi qu'on la retrouve chez Simiand.

Il est possible que l'impérialisme sociologique caractéristique de cette école explique en partie cette dérive finaliste dans laquelle Simiand semble s'être laissé aller, d'autant que, comme nous l'avons vu avec Besnard, le qualificatif d'impérialiste est sans doute trop faible pour définir sa position ! Cette radicalité qui fait parfois sa force dans les combats qu'il mène est probablement ici un facteur d'explication de ce finalisme. Sa volonté farouche d'inscrire la sociologie au dessus d'autres sciences « auxiliaires » semble le pousser à un rationalisme radical, qui, lorsqu'il est « forcé », s'apparente à une forme de finalisme.

On peut également trouver dans la philosophie de cette école des déterminants de ce finalisme. Émile Durkheim énonce vouloir « considérer les faits sociaux comme des choses »²⁰². Par là, le rapprochement avec les sciences dites « naturelles » est constitué, et Simiand se situe dans cette lignée. Il cherche donc à étudier les relations entre les faits en atteignant un degré d'explication relativement similaire à celui des sciences naturelles. Il est bien conscient du caractère spécifique de la sociologie par rapport à ces dernières, et notamment du statut particulier de l'expérience. Mais comme on l'a vu, il pense trouver avec les

201MARJOLIN, Robert, « François Simiand's theory of economic progress », *op.cit.*, p. 167.

202DURKHEIM, Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Alcan, 1895 ; nouvelle édition, Paris, Flammarion, 1988, p. 108.

statistiques et la méthode des variations concomitantes un moyen d'atteindre avec objectivité les relations entre les « ordres de faits ». Il pense également, en élaborant sans cesse des « revues systématiques de tous les faits », se débarrasser de toute prénotion. Mais ceci nous semble être une illusion, car son appartenance à l'école durkheimienne elle-même détermine une certaine philosophie et influence sa méthode.

Dans *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*, il écrit :

« Car, si un rapprochement de la science cherchée des faits économiques avec une autre des branches scientifiques plus avancées peut être de quelque fondement et de quelque utilité, c'est bien avec la biologie »²⁰³

Le rapport avec la biologie (plutôt qu'avec les mathématiques) est édifiant dans le sens où il nous permet de comprendre la visée de Simiand lorsqu'il cherche une « raison collective ». Simiand développe une conception organiciste de la société²⁰⁴ dans laquelle les groupes sociaux constituent des organes qui luttent chacun pour leur survie. C'est dans ce sens que « l'instinct social de survie » peut être compris. On voit donc que loin d'être dégagé de toute « préconception », Simiand était très influencé par ses rencontres et sa formation. Robert Marjolin semble avoir eu cette intuition que la construction de Simiand était guidée par sa philosophie :

« Admettons provisoirement que Simiand soit, dans cette analyse, resté fidèle à ses principes de méthode, qu'il soit passé de concomitance à concomitance, sans idée préconçue, sans se diriger consciemment ou inconsciemment vers une relation privilégiée qui formera la clé du système, *surtout sans se laisser guider, dans ses interprétations partielles, par l'idée de totalité*, le voilà arrivé au point où il doit changer radicalement de méthode, car celle qu'il a suivie jusqu'ici ne peut plus rien donner. »²⁰⁵

Marjolin semble ici douter que Simiand n'ait pas été influencé par certaines « préconceptions », notamment celle de totalité, qui correspond bien à la philosophie holiste et organiciste de l'école durkheimienne.

203SIMIAND, François, *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*, op.cit., p. 60-61.

204Ici encore le lien avec Durkheim est probant.

205MARJOLIN, Robert, *Prix, monnaie et production*, op.cit., p. 339.

Revenons vers les écrits de Simiand :

« Or, de ce point de vue, une reconnaissance des fluctuations alternantes comme faits essentiels, centraux, normaux, n'est nullement saugrenue ou absurde. Ayant eu récemment l'occasion de parler avec des savants de diverses branches, des recherches auxquelles je m'appliquais et de l'ordre des résultats qui me paraissait y entrevoir majeur, je me suis senti tout de suite compris par les biologistes, très qualifiés, me disant : « eh oui, en somme vous trouvez que la vie économique c'est de la vie » »²⁰⁶

Simiand confirme ainsi les liens qu'il entrevoit entre sa théorie et la biologie. Cette volonté de correspondre à tout prix, par analogie, à une discipline naturelle, semble être la conséquence d'une méthode positive qui veut expliquer et rationaliser la réalité comme le fait la biologie. L'approche utilisée n'est pas celle d'une « conception mécanique de la vie » mais d'une compréhension de cette dernière « comme une succession de déséquilibres »²⁰⁷. Nous percevons bien à présent à quoi faisait allusion Marjolin lorsqu'il voyait Simiand s'intéresser à des « problèmes d'allure métaphysique ». L'alternance, le déséquilibre (entre les différents ordres de faits, entre les groupes sociaux) produit au final la survie de la société, et mieux encore, une adaptation permanente de cette dernière à son environnement, grâce à une raison collective qui gouverne l'ensemble. C'est ainsi que nous pouvons interpréter le progrès économique d'une part et plus généralement l'évolution vers des économies de plus en plus complexes. Nous avons vu dans le premier chapitre comment Simiand percevait l'évolution entre les faits d'une phase à l'autre. La « sélection différentielle » semble être un processus bien particulier qui implique en lui-même une rationalité sans que celle-ci ne soit encore démontrée.

Tout ceci nous semble constituer une raison possible de la démarche finaliste de Simiand alors même qu'il l'a rejetée fortement dans ses écrits de méthode. Tandis que la théorie néoclassique s'inspire de la physique et des modèles d'équilibre, « l'économie positive », liée à l'école durkheimienne, s'inspire de la biologie et des modèles de « succession de déséquilibres ». La démarche est relativement similaire : l'analogie avec une science de la nature est réalisée dans les deux cas. La volonté de trouver des lois ou des régularités ayant un statut similaire à celles des sciences physiques ou biologiques est ici manifeste pour l'une ou pour l'autre théorie. Il semble que ce soit un facteur d'explication possible au fait que dans ses résultats, Simiand se rapproche beaucoup des auteurs classiques, même s'il leur est farouchement opposé dans sa méthode.

206SIMIAND, François, *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*, op.cit., p. 61.

207Ibid., p. 61.

Conclusion générale :

Tout au long de cette étude, notre propos a été de mettre en perspective la « méthode positive » telle qu'elle a été définie par Simiand et son application concrète par ce même auteur. Nous étions forcés de passer par une sorte de « détour ». Il fallait absolument comprendre comment Simiand construisait sa théorie du cycle. Cela nous a permis de relever les points ambivalents de cette construction, notamment ceux qui laissent à penser que la rationalité extraite de cette théorie prend en réalité un caractère « forcé ». L'étude des déterminants du cycle constitue le « cœur » de ce travail. C'est en effet en analysant la théorie de la monnaie et la théorie de l'action que nous sommes parvenus à dégager avec Simiand cette fameuse « raison collective » qui lui permettait d'achever complètement son « plan de marche ». Après avoir constaté les relations entre les « ordres de faits » et les avoir interprétées, il parvenait à montrer leur rationalité. Seulement, cette rationalité a été remise en cause par certains auteurs, dont Marjolin, et sa théorie du cycle de manière générale avec elle.

Toutefois, l'objectif n'était pas ici de défendre ou d'attaquer cette théorie du cycle en elle-même. C'est davantage à la méthode que nous nous intéressons. Cette théorie est un exemple intéressant de l'application d'une « méthode positive » qui dénote complètement des méthodes « traditionnelles » en science économique. L'une des grandes qualités, nous semble-t-il, de cette méthode, réside dans cette volonté de s'appuyer sur la réalité avant toute chose. Le rejet du finalisme et de l'économie mathématique sont également des aspects très intéressants et, nous semble-t-il, encore pertinents. L'application de cette méthode semble être un échec mais ce dernier peut être porteur d'enseignements.

L'un des apports de ce mémoire se situe dans l'étude des points pour lesquels l'application de la méthode à la théorie du cycle s'est révélée défailante. Ainsi, le « rationalisme forcé » de cette théorie, tel que nous avons essayé de le dégager en analysant dans le premier chapitre les points qui semblaient ambivalents dans la constatation et l'interprétation des relations entre « ordres de faits », renvoie Simiand à sa propre critique du finalisme.

Reprenons sa charge contre le finalisme que nous avons présenté en introduction :

« Si la science économique a pour objet de connaître et d'expliquer la réalité économique, elle n'a pas pour objet de construire un idéal économique, ou de déterminer une pratique économique, même rationnelle »²⁰⁸

On constate ainsi que l'on pourrait appliquer ce reproche à Simiand au regard de sa théorie du cycle et du déterminisme qui l'anime.

Un autre apport de cette étude se situe dans la tentative d'explication de cette « dérive finaliste ». Il nous semble que l'on peut voir dans l'appartenance de Simiand à l'école durkheimienne l'un des facteurs d'explication possibles de cette « dérive ». L'impérialisme sociologique de cette école, dont Simiand est l'un des plus farouches représentants, peut expliquer cette tendance vers des théories de plus en plus « fortes », qui voudraient expliquer de manière parfaitement rationnelle le monde social (et donc économique). Par ailleurs, le paradoxe que constitue l'aboutissement à des résultats similaires aux auteurs classiques en partant d'une méthode totalement différente peut être également expliqué par ce lien avec Durkheim. L'analogie avec la biologie, la volonté d'atteindre une explication dont le statut soit le plus proche possible de celui des sciences de la nature, est relativement similaire de l'analogie avec la physique dans laquelle la théorie néoclassique s'est plongée.

Que reste-il à sauver de Simiand et de sa « méthode positive » ? Nous l'avons évoqué de multiples fois, de nombreux développements de Simiand en ce domaine sont encore très pertinents aujourd'hui. La « dérive » dans laquelle il s'est engouffré peut s'expliquer comme nous l'avons vu par le contexte bien particulier d'une époque et d'une école. Il semble bien qu'une méthode ayant pour objectif la connaissance et l'explication d'une « réalité économique » (bien que ce terme serait certainement sujet à discussion) est loin d'être contradictoire avec la science économique. Même si Simiand n'a pas vraiment respecté ce principe, il nous semble que l'économie ne doit pas avoir pour but de construire un monde idéal. L'échec de Simiand fait réfléchir sur la possibilité d'une méthode qui s'appuierait sur « les faits » (avec un traitement méthodique de ces derniers) tout en cherchant à dégager des régularités. Face à l'effort de rationalité de Simiand, Marjolin a opposé la contingence absolue. C'est finalement la volonté de trouver un ordonnancement « coûte que coûte » qui semble être vouée à l'échec. Nous avons constaté la radicalité de Simiand sur cette question là, celle qui l'a

208SIMIAND, François, *La méthode positive en science économique*, op.cit., p. 180.

finalement entraîné vers ses contradictions. Une posture moins radicale peut-elle entraîner des développements heureux pour la science économique ? La question reste posée.

Bibliographie :

ADAIR, Philippe, « Une mise en parallèle avec Mitchell », dans GILLARD, L. et ROSIER, M. (sous la direction de), *François Simiand (1873-1935) : Sociologie – Histoire – Économie*, Amsterdam, édition des archives contemporaines, 1996, p. 61-75

ARON, Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, 2ème édition, Paris, Gallimard, 1986

BESNARD, Philippe, « La formation de l'équipe de l'Année sociologique », *Revue française de sociologie*, Volume 20, numéro 1, 1979, p. 7-31

BESNARD, Philippe, « Le groupe durkheimien et le combat épistémologique pour la sociologie », dans GILLARD, L. et ROSIER, M. (sous la direction de), *François Simiand (1873-1935) : Sociologie – Histoire – Économie*, Amsterdam, édition des archives contemporaines, 1996, p. 25-29

BOUVIER, Jean, « Feu François Simiand ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 28ème année, numéro 5, 1973, p. 1173-1192

DURKHEIM, Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Alcan, 1895 ; nouvelle édition, Paris, Flammarion, 1988

DURKHEIM, Émile, *Le Suicide : Étude de sociologie*, Paris, Alcan, 1897

FEBVRE, Lucien, « François Simiand (1873-1935) », *Annales d'histoire économique et sociale*, T.7, numéro 34, 1935, p. 391

FROBERT, Ludovic, *Le travail de François Simiand*, Paris, Economica, 2000

GILLARD, Lucien, « Le dilemme productivité - répartition », dans GILLARD, L. et ROSIER, M. (sous la direction de), *François Simiand (1873-1935) : Sociologie – Histoire – Économie*,

Amsterdam, édition des archives contemporaines, 1996

GILLARD, L. et ROSIER, M., « Le traitement de la monnaie », dans GILLARD, L. et ROSIER, M. (sous la direction de), *François Simiand (1873-1935) : Sociologie – Histoire – Économie*, Amsterdam, édition des archives contemporaines, 1996, p. 201-212

JALLAIS, Sophie, « Nature et rôle de l'observation en « science économique » », dans GILLARD, L. et ROSIER, M. (sous la direction de), *François Simiand (1873-1935) : Sociologie – Histoire – Économie*, Amsterdam, édition des archives contemporaines, 1996, p. 125-136

JEANNENEY, Jean-Marcel, « François Simiand », dans *Fluctuations économiques : analyses de théories..*, Paris, Domat-Montchrestien, 1954, p. 245-259

MARCEL, Jean-Christophe, *Le durkheimisme dans l'entre-deux guerres*, Paris, PUF, 2001

MARCEL, Jean-Christophe, « Organicisme et théorie des classes sociales chez Simiand et Halbwachs : un héritage caché de Durkheim ? », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, numéro 19, 2/2008, p. 143-160

MARJOLIN, Robert, « Rationalité ou irrationalité des mouvements économiques de longue durée », *Annales sociologiques*, Série D, fasc.3, Paris, Alcan, 1938, p. 1-38

MARJOLIN, Robert, « François Simiand's theory of economic progress », *Review of Economic Studies*, Volume 5, numéro 3, Oxford University Press, 1938, p. 159-171

MARJOLIN, Robert, *Prix, monnaie et production*, Paris, PUF, 1941

MORAZE, Charles, « La leçon d'un échec : essai sur la méthode de François Simiand (deuxième partie) », *Mélanges d'histoire sociale*, Volume 2, 1942, p. 22-44

ORLEAN, André, *L'empire de la valeur*, Paris, Seuil, 2011

SIMIAND, François, « L'année sociologique 1897 », *Revue de métaphysique et de morale*, 6, 1898, p. 608-653

SIMIAND, François, « Dédution et observation psychologiques en économie sociale », *Revue de métaphysique et de morale*, numéro 7, 1899, p. 446-462

SIMIAND, François, *Le salaire des ouvriers des mines en France*, Thèse de Doctorat en Droit, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1904

SIMIAND, François, *Le salaire des ouvriers des mines de charbon en France. Contribution à la théorie économique du salaire*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1907

SIMIAND, François, *La méthode positive en science économique*, Paris, Alcan, 1912

SIMIAND, François, *Statistique et expérience. Remarques de méthode*, Paris, Rivière, 1922

SIMIAND, François, « Compte-rendu de G.Cassel, *La monnaie et le Change après 1914* », *L'année sociologique*, nouvelle série, vol.1, 1923-1924

SIMIAND, François, « La théorie expérimentale en science économique positive », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, T. 110, PUF, 1930, p. 161-176

SIMIAND, François, *Cours d'économie politique*, 3 volumes, Paris, Domat-Montchrétien, 1930-1932.

SIMIAND, François, *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*, Paris, Alcan, 1932

SIMIAND, François, *Recherches anciennes et nouvelles sur le mouvement général des prix du 16ème siècle au 19ème siècle*, Paris, Domat-Montchrétien, 1932

SIMIAND, François, *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie*, 3 volumes, Paris, Alcan, 1932

SIMIAND, François, « Méthode historique et science sociale », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 15ème année, numéro 1, 1960, p. 90

SIMIAND, François, « La monnaie, réalité sociale », *Annales sociologiques*, série D, fasc. 1, p. 1-86, 1934. Repris dans MARCEL J-C et STEINER Ph, *Critique sociologique de l'économie*, Paris, PUF, 2006, p. 213-279

STEINER, Philippe, « Le fait social économique chez Durkheim », *Revue française de sociologie*, Volume 33, numéro 4, 1992, p. 641-661

STEINER, Philippe, « La sociologie économique dans l'Année Sociologique (1897-1913), dans GILLARD, L. et ROSIER, M. (sous la direction de), *François Simiand (1873-1935) : Sociologie – Histoire – Économie*, Amsterdam, édition des archives contemporaines, 1996, p. 31-41

STEINER, Philippe, « Note à propos de la théorie de l'action sous-jacente au dilemme productivité-répartition », dans GILLARD, L. et ROSIER, M. (sous la direction de), *François Simiand (1873-1935) : Sociologie – Histoire – Économie*, Amsterdam, édition des archives contemporaines, 1996

STEINER, Philippe, « Religion et économie : Mauss, Simiand et le programme durkheimien », *Revue française de sociologie*, Volume 42, numéro 4, 2001, p. 695-718

Table des matières

Introduction générale :	4
Section 1 : Un philosophe durkheimien	5
Section 2 : La conception de la méthode	8
Section 3 : Objectifs de ce mémoire	17
Chapitre 1 : La mécanique du cycle et le progrès économique	20
Section 1 : Des faits constatés au sein de catégories construites	21
A. Le fait caractéristique : les variations de prix	21
1. Un « ordre de faits » représentatif des périodes	21
2. Précisions sur les mouvements des prix et tendance vers une « économie complexe »	22
B. Des catégories de faits construites	24
1. Les faits non-économiques	25
2. L'anatomie économique	25
3. Les faits de fonctionnement de l'économie	27
4. Faits de fonctionnement général de la vie économique : les faits monétaires	29
5. Schéma général des relations entre les catégories de faits	31
Section 2 : L'interprétation du cycle par les phases A et B : fondement du progrès économique	32
A. Phases A : phases d'augmentation des moyens monétaires	33
1. Phases A : Taux d'augmentation des moyens monétaires sous forme de métaux précieux ou à base de métaux précieux	33
2. Phases A' : taux d'augmentation non démesuré des moyens monétaires non convertibles	35
3. Phases A'' : taux d'augmentation démesuré des moyens monétaires non convertibles	36
B. Phases B : phases de baisse du taux d'augmentation des moyens monétaires	36
C. Le progrès économique : résultat de l'alternance entre phases A et phases B	38
Chapitre 2 : Les déterminants du cycle et la raison collective	41
Section 1 : Les variations de la masse monétaire et la théorie de la monnaie	42
A. La nature de la monnaie : une réalité sociale relative	42
1. La nature de la monnaie : un caractère originellement social	43
2. La valeur de la monnaie en termes de confiance et de défiance	46
B. La monnaie et les fluctuations économiques	49
1. Le rôle de la croyance originelle	49
2. Un « retentissement dans l'esprit des hommes »	51
3. Monnaie et progrès économique	52
Section 2 : La théorie de l'action	54
A. Présentation de la théorie de l'action	54
1. Présentation formelle	54
2. Interprétation de cette théorie	55
B. Théorie de l'action et progrès économique	56
1. Relations entre la théorie de l'action et les phases A et B	56
2. Des tendances inconscientes : l'instinct social de survie	57

Section 3 : La raison collective.....	57
Chapitre 3 : La théorie du cycle confrontée à la méthode positive.....	59
Section 1 : La rationalité du cycle mise en question.....	60
A. Le progrès économique spontané et sa rationalité :.....	60
1. La théorie de l'action et le point de vue psychologique.....	60
2. Une monnaie à caractère « providentiel ».....	62
B. Une rationalité remise en cause.....	63
1. L'effort de rationalité face à la contingence des faits.....	63
2. Remise en cause de la cohérence de Simiand.....	66
Section 2 : Une démarche finaliste ?.....	68
A. Une « rationalité forcée » ?.....	68
1. La construction des « ordres de faits ».....	68
2. Ambivalence de la relation de causalité.....	69
B. La question de la cohérence dans l'œuvre de Simiand.....	70
1. Contradictions entre méthode et théorie.....	71
2. La « dérive finaliste » de la méthode positive.....	75
Conclusion générale :.....	78
Bibliographie :.....	81